

**« Que des prêtres consacrent encore une part de leur vie au travail
reste toujours une interrogation pour l'Église. »**

Arnaud Favart

MINISTÈRE DE PRÊTRES ET TRAVAIL PROFESSIONNEL

Héritiers d'une longue tradition

Des prêtres qui nous bougent

Quand des prêtres travaillent comme St Paul

Sommaire

 Éditorial	
Dominique FONTAINE	1
 Ministère au travail Entendre au-delà des mots	
Patrick SALAÜN	3
 Ta paroisse, c’est ton labo	
Antoine CARLIOZ	9
 Travail professionnel du prêtre et charge paroissiale	
Bernard PERRIN	15
 Héritier d’une longue tradition	
Jean-Marie LASSAUSSE	19
 Genèse d’une vocation : prêtre-ouvrier agricole	
Etienne TEIGNÉ	23
 Repères historiques	26
 Peut-on parler de la foi au chauffeur ?	
François VUILLEMIN	27
 À quoi ça sert ?	
Jean-Pierre	31
 Des prêtres qui nous bougent	
Mickaël et Claire SALCE	35
 En librairie	38
 Prêtre au travail, toute une vie	
Marie GUÉRINEAU	39
 Je viens chercher Dieu dans notre humanité	
René MARJON Interviewé par M.-C. SER	43
 Quelques flashes de jeunes prêtres et diacres	
Jean-François PENHOUËT	47
 Des prêtres au travail aujourd’hui, pourquoi ?	
Table ronde	53
 Le prêtre et le travail professionnel	
Mgr Daniel LABILLE	67
 Quand des prêtres travaillent comme Paul	
Arnaud FAVART	71
 SOURCES	77
UN LIVRE – UN AUTEUR	81

Communauté Mission de France

La “Lettre aux Communautés”, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d’échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l’Église, en France et en d’autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd’hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d’Église à Église en sorte que l’Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l’heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu’elle publie sont d’origines diverses : témoignages personnels, travaux d’équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d’une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l’effort qui mobilise aujourd’hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l’avenir de l’homme.

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Christophe Roucou.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Geneviève Ferronnière	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger : Abonnement ordinaire 2007 : 30 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6,50 €
Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.
Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,54 €.



Cela fait bien longtemps que notre revue n'a pas abordé directement la signification du travail professionnel dans la vie des prêtres. À la Mission de France, cela va sans dire... mais c'est peut-être mieux en le disant !

Depuis plusieurs années, le Conseil presbytéral a proposé une réflexion et sollicité des témoignages. De son côté, un petit groupe de prêtres réfléchit sur "ministère et travail". Ce numéro est le fruit de toute cette réflexion.

Des prêtres engagés dans tous ces milieux de travail différents, c'est ce qui m'avait frappé quand j'ai découvert la Mission de France. Cela donne une sacrée allure ! Pour beaucoup de jeunes qui ont découvert la Mission de France par le Service Jeunes, pour la plupart des laïcs qui se sont engagés dans la Communauté Mission de France, ce qui a fait tilt, c'est la rencontre de cette espèce étonnante de prêtres. Plusieurs le disent dans ce numéro.

Des prêtres de différentes générations nous disent leur joie d'être, par leur ministère au travail, témoins de l'incarnation de ce Dieu qui s'est fait proche de l'humanité. Dans la diversité de leurs situations, ils expriment leur sentiment d'être, avec d'autres envoyés en mission, une présence de l'Église du Christ auprès de ceux qu'Il veut rejoindre en priorité ou qui sont à cent lieues de la vie de nos communautés chrétiennes¹.

Plusieurs diacres s'expriment aussi. Leur nombre augmente et ils contribuent à un nouveau visage d'Église. Ministres ordonnés comme les prêtres, leur travail professionnel exprime aussi le désir de l'Église de rejoindre les hommes dans ce qui

1. Vous pouvez trouver sur le site mission-de-France.com d'autres témoignages qui n'ont pas pu être publiés ici.

fait leur vie. Ils sont situés autrement que les prêtres dans l'Église et ils signifient le Christ de manière complémentaire de celle des prêtres, et c'est tant mieux.

Une table ronde s'efforce de replacer le ministère des prêtres au travail dans les évolutions du travail et dans la situation de l'Église aujourd'hui. Un évêque, le Père Daniel Labille, évoque l'enracinement de ce ministère dans la tradition missionnaire et dans les formes diverses du ministère des prêtres. L'étude d'Arnaud Favart fait remonter cet enracinement à Saint Paul. Cette référence au ministère de Paul se transmet de génération en génération à La Mission de France. Parmi nos sources, enfin, il y a aussi la conception du prêtre que nous a léguée le cardinal Suhard et qui ne manque pas de souffle !

Quelques repères historiques (p. 26) vous rappelleront que l'histoire des prêtres-ouvriers et des prêtres au travail n'a pas été un long fleuve tranquille...

Vous le verrez, le ministère vécu à travers le travail professionnel dit de façon forte le souffle qui anime toute la Communauté Mission de France et qui s'exprimera dans l'Assemblée générale de juillet 2007. C'est pourquoi nous avons souhaité aborder ce thème central dans ce numéro qui précède l'Assemblée générale.

Dominique Fontaine,
pour le Comité de rédaction

Prochains thèmes :

■ N° 240 Mutations

■ N° 241 Le pardon



Ministère au travail Entendre au-delà des mots...



**Prêtre de la Mission
de France, Patrick
Salaün, 42 ans, est
cuisinier dans la
région parisienne et
membre de l'équipe
de coordination du
Service-Jeunes**

par Patrick SALAÜN

ÊTRE prêtre-ouvrier¹, je ne l'ai jamais décidé. Ce qui m'a "accroché" dans le ministère au travail, c'est l'engagement dans le monde et dans la vie des gens : son incarnation. Cela fait dix ans que je suis prêtre, et j'ai le sentiment de pouvoir commencer à en dire quelque chose.

Une prise de conscience progressive

Je n'ai pas choisi d'être prêtre-ouvrier. Lorsqu'on me pose la question, je réponds que je ne me voyais pas m'attribuer cette étiquette prestigieuse ! C'est en devenant prêtre et cuisinier que cette appellation s'est progressivement imposée à moi. C'est surtout le regard et l'expression des autres qui me l'a

1. « PO », sigle classiquement utilisé pour dire « prêtre-ouvrier ».

révélée. Je retiens trois étapes au cours de cette première période de ministère :

- Tout d'abord, mon entrée dans le travail saisonnier. Deux saisons durant, je partageais la chambre avec un autre employé, entrant ainsi de plain-pied dans toutes les réalités de la vie de saisonnier. L'équipe PO des deux Savoie apprécia sans doute, qui m'élut comme son représentant au Conseil Presbytéral, responsabilité que j'aurais aimé pouvoir tenir...
- ensuite, à partir de ma prise de responsabilité au travail comme second puis comme chef de cuisine, jusqu'à la décision de « revenir à la base ». J'ai redécouvert alors le pourquoi être prêtre dans le compagnonnage quotidien des collègues de travail, et surtout que « la justesse de l'attitude chrétienne » n'est pas un donné. Elle s'acquiert et se travaille dans le contact, la relation, et s'invente, toujours ;
- enfin, dans le rythme des saisons d'été et d'hiver (9 mois travaillés – 3 mois Assedic), par la création et la présidence d'une association, "Vie Val D'is". Cette forme de présence aux employés de la station dans un contexte de déficit de la représentation salariale a vite été investie de toutes les attentes des saisonniers de la station !

J'ai quitté maintenant les stations de sport d'hiver. Je vis en région parisienne et l'Église me demande d'être présent au monde des jeunes. Je

travaille dans un petit restaurant social accueillant des personnes en situation précaire. Je vis le contact quotidien avec elles de la même manière que je le vivais avec mes collègues de travail : une relation sans préjugés, où l'humour est précieux.

Qu'est-ce qu'être prêtre-ouvrier ?

De cette montée progressive dans le ministère PO, qu'est-ce que je peux dire aujourd'hui ?

C'est d'abord la conscience physique, je dirais même corporelle, du travail qui vous façonne. Et pour un cuisinier, le premier abord passe par les mains. Il ne se passe pas un jour sans qu'elles vous rappellent à la conscience, sans qu'on en prenne soin, sans appliquer les "onguents miraculeux" qui les soulageront avant le sommeil de la nuit. Les mains sont la première entrée dans cette conscience concrète d'être ouvrier. Parce qu'elles accomplissent l'ouvrage. Le dos parle aussi, et puis tout le corps qui parfois n'en peut mais...

C'est ensuite la plongée dans une culture : Culture ouvrière ? Peut-être, certainement même, dans le sentiment de ne pouvoir prendre du recul par rapport à la réalité, le "nez collé à la vitre". Conception de la vie qui laisse peu de prise au projet. Culture qui joue les relations dans un "brut de décoffrage" sans brutalité. Vie où la fête compte beaucoup, trop parfois. Impression d'être écrasé, abandonné, senti-

ment souvent fondé. Humour enfin, parfois rugueux, mais tellement nécessaire à adoucir la vie.

Y a-t-il la conscience d'appartenir à une "classe", une part repérée de la société ? Consciemment, je ne le pense pas. Le temps est révolu des grands mouvements collectifs, fédérés par les syndicats. C'est dommage, mais c'est un fait, et les manifestations de masse type 95 ou CPE ont des accents trop désespérés ou corporatistes pour être l'expression d'une classe ouvrière agissante.

Des lieux d'où je parle², c'est un sentiment implicite, un "malgré" qu'on porte en soi, un préjugé. Celui d'être saisonnier ou ouvrier, et qui plus est, chômeur ou Rmiste, parce qu'il le faut bien, parce qu'il faut bien vivre ! En espérant qu'il s'agisse seulement d'une parenthèse dans la vie.

Mandaté par le gouvernement Jospin, Anicet le Pors parlait des saisonniers comme des « *prolétaires d'aujourd'hui* ». Il s'agit peut-être bien du même "malgré" que celui des prolétaires d'il y a un siècle, soumis à des forces qu'ils ne maîtrisent pas, qu'ils

n'imaginent pas. Et c'est encore un trait de la vie "d'ouvrier" : une si petite maîtrise sur les choses et le monde, et bien souvent sur son propre destin.

Le PO, même en station, cristallise en lui ces préjugés et ces tensions, parfois contraires, avec l'immense différence sur ses collègues d'en avoir conscience. C'est ce qui l'amène souvent à être sollicité par d'autres pour représenter l'ensemble : « *Toi, tu sais parler !*³ »

Ministère au travail

Ces caractéristiques du ministère de Prêtre Ouvrier diffèrent du seul ministère au travail. Elles portent en elles la sensibilité du monde ouvrier. Les ouvriers ont une maîtrise limitée de leur environnement et du cours des choses. C'est là sans doute leur difficulté première. S'ils veulent changer cet état de choses, ou plus simplement s'ils veulent le vivre du mieux possible, il leur faut s'unir. Il y a une solidarité nécessaire dans la précarité salariale, ou dans la précarité tout simplement⁴.

2. Les stations de ski et les saisonniers qui les font tourner, comme aujourd'hui la banlieue et ceux, en elle, qui sont abandonnés.

3. Combien de prêtres-ouvriers dans le passé ont refusé le statut social que leur aurait conféré la responsabilité pastorale ? Ils se sont souvent trouvés investis de la confiance de leurs collègues pour assumer une fonction représentative ou syndicale au sein de leur entreprise. À ma mesure en station, j'ai vécu une situation analogue, traduite dans la présidence d'une association de saisonniers, que nous avons créée face à l'incurie des pouvoirs publics sur le sujet.

4. L'appel retentissant des "Don Quichotte" n'est-il pas le rassemblement de sans-toits dans un même lieu pour révéler à tous la difficulté à vivre de quelques-uns ?

Le prêtre-ouvrier entre dans ce dépouillement pour le sentir traverser tout son être. De là, tenter d'en formuler, d'en exprimer quelque chose... balbutiements. Cela s'est souvent traduit par un engagement représentatif, engagement syndical. Là où j'étais (stations de sport d'hiver, désert syndical), l'engagement associatif permettait d'ouvrir, d'écarter un peu les fourches caudines de la solitude ouvrière. Le ministère au travail, ouvrier ou médecin, chercheur ou aide-soignant, facteur ou marin, est fondé sur le même à priori positif à l'égard du monde et des hommes. Il tend à saisir ce qui est travail de l'Esprit en son cœur, en leur cœur. C'est d'abord une disposition d'écoute, pour tenter d'entendre avant de parler, peut-être.

Implications théologiques

L'engagement du ministère au travail est fondé sur l'incarnation. C'est la part la plus prégnante de l'Évangile, mais aussi la plus implicite. C'est aussi le cœur du mystère chrétien : l'incarnation rappelle à l'Homme qu'il n'est pas seul. Celui qu'il nomme Dieu créateur a « pris chair », s'est fait homme comme tous les autres, dans un pays particulier, une famille, une histoire singulière.

L'incarnation du prêtre au travail est un mouvement analogue. Il vient rappeler aux hommes, en par-

ticulier aux plus petits d'entre eux, qu'ils vivent pour autre chose que cette réalité immédiate qu'ils traversent. Il vient rappeler aux hommes que Celui dont il est témoin n'est pas une transcendance solitaire et indifférente, mais un Dieu qui se soucie de l'Homme dont il s'est fait le semblable, jusqu'à mourir.

J'ai souvenir de grandes conversations côte à côte au travail avec mon collègue Dimitri (les autres nous appelaient « les bavards » !). On parlait de sa famille, de ses enfants, ou alors de ma vie, de Dieu. Il aurait aimé partager la foi, me disait-il, mais les chrétiens qu'il avait rencontrés au long de sa vie ne l'avaient pas aidé à s'approcher de Dieu : « *J'ai toujours eu l'impression d'être meilleur qu'eux* ». Il n'était pourtant pas prétentieux. Le jour de son mariage, il m'a demandé d'être son témoin. Nous n'avions fait qu'une saison ensemble.

Le prêtre au travail signifie ce lien indissociable entre Dieu et l'Homme. Il est parfois témoin de scandales et d'injustices, mais aussi de grandes ou de petites joies. C'est en vivant avec et au milieu des hommes, en partageant par le travail « leurs joies et leurs espoirs, leurs souffrances et leurs angoisses », qu'il manifeste la tendresse de Dieu pour l'humanité entière et toute la création. C'est du lieu de leur vie concrète qu'il parle, si sa parole est souhaitée ou attendue. D'une certaine manière, le prêtre au travail

rappelle par toute sa vie à ses compagnons qu'ils ne sont plus seuls, qu'un Autre les accompagne sur ce chemin de la vie. Et la plupart du temps, il le fait en « ne disant rien ».

Le travail, en fait, façonne le prêtre. Il n'est pas le seul lieu de son existence, mais tous les autres lui sont ordonnés. Sa parole y est travaillée, « améliorée » dans le sens d'une plus grande simplicité et proximité. Sa manière de célébrer, sa prédication comme sa pastorale sont profondément travaillées par l'engagement professionnel. Sa prière, qui est le lieu intime en lui de l'écoute de « Dieu avec l'homme », est comme pesamment ancrée dans l'humanité. Toute sa vie, en fait, est transformée et devient l'expression même de l'annonce évangélique.

Deux modèles bibliques

La question de la justice est toujours, inévitablement, au cœur du ministère au travail. Et il y a une dimension prophétique de "l'être PO" qu'on ne retrouve pas normalement à ce degré-là dans les autres formes de ministère ou de présence ecclésiale.

Le caractère impérieux de l'annonce de la Parole est présent au cœur de la vie du prêtre au travail, mais la plupart du temps il ne peut en témoigner explicitement. Il est des moments particuliers,

privilegiés, où il est sommé de témoigner, et la plupart du temps au moment où il s'y attend le moins.

• **La figure de Jean Le Baptiste.** Le Baptiste, "le plus grand des prophètes", m'apparaît comme la figure biblique qui symbolise le mieux les fondements du ministère au travail. Il désigne en effet Jésus comme l'agneau de Dieu, alors, dit-il, qu'il « ne le connaissait pas » (Jn 1, 31). Qu'est-ce à dire ? Le Baptiste témoigne de ce qui lui a été révélé par la Parole d'un Autre, celui-là même qui lui a commandé d'aller baptiser au désert (Jn 1, 33), Dieu. Il ne témoigne pas de son propre fait, ni en s'appuyant sur sa connaissance propre.

C'est le même mouvement qui caractérise le prêtre au travail : Il découvre, d'abord pour lui-même, le Christ présent et agissant dans la vie de ses compagnons. Parfois, il peut être amené à le désigner, à le nommer. Et il pourrait dire alors comme le Baptiste : « Je ne le connaissais pas », car ce Christ-là qu'il découvre présent dans la vie de ses compagnons lui est bien souvent inconnu, se révélant de manière nouvelle à lui, en même temps peut-être qu'Il se révèle à ceux qu'il côtoie.

Il y a un autre trait chez le Baptiste, celui qui le porte à vivre sa mission jusqu'au don de sa vie. Il rend témoignage en dénonçant tout manquement à la dignité humaine : « partage ton manteau... » Et il s'engage lui-même, en conformant ses actes à sa parole.

• **La figure de l'Apôtre Paul.** Le ministère du prêtre au travail est profondément relié aussi à la figure de Paul, l'apôtre fondateur de communautés. Dans chaque lieu où l'Apôtre passait, il adaptait ses gestes, son attitude et ses paroles à ses hôtes et à son auditoire. À Athènes, il présente Dieu en lieu et place de ce « dieu inconnu » auquel est dévolue une stèle (Actes 17, 23) et que la philosophie grecque présente comme une promesse et une pierre d'attente. Il n'a pas été entendu, comme cela nous arrive aussi, bien sûr.

Paul affichera également sa volonté de ne dépendre d'aucun de ceux dont il a la charge. Il travaillera de ses mains pour vivre, au cœur même de la ville où sa communauté prend place (Actes 18, 3 et 20, 34 ; 2 Th 3, 8)⁵. C'est d'ailleurs ces passages de l'Écriture qui servirent au Concile Vatican II à légitimer théologiquement la possibilité pour les prêtres de retourner au travail. C'est une composante essentielle de la vie des gens que d'assurer la subsistance pour soi-même et ses proches. On ne peut l'ignorer.

Conséquences ecclésiales

Le ministère au travail rappelle à l'Église sa préférence pour les plus faibles et son enracinement dans un monde sécularisé. Mais les questions

évoluent et changent, comme change la société, et particulièrement le monde du travail. Par nature, le ministère de prêtre au travail appréhende plus vite et mieux cette transformation pour la répercuter dans l'Église. Il y a, par exemple, une problématique spécifique au monde ouvrier, qui trouve difficilement écho dans l'Église ou dans la société : la valeur du travail, de l'ouvrage. Comment penser la place de l'homme au travail non pas comme une charge, mais bien comme centrale ?

Être prêtre au travail, c'est proposer à l'Église une manière d'être qui prépare l'avenir. Se retrouvant, pour la première fois, dans un contexte analogue à celui des chrétiens des premiers siècles, elle se trouve confrontée à des enjeux immenses. Les prêtres au travail, avec d'autres, sentent et savent des bouleversements que l'Église ne mesure pas encore. Ils sentent et savent que la manière de penser et de dire la foi en est bouleversée. Alors ils la travaillent !

L'Église est essentielle à la vie d'un prêtre au travail, mais l'essentiel de sa vie de prêtre est ailleurs qu'à l'église. Les autres, étrangers ou pauvres, jeunes saisonniers ou étudiants, collègues ou compagnons de route, tous, ils lui ouvrent une manière de faire Église qui fait aussi Monde ! ■

5. Voir p. 73.

Ta paroisse, c'est ton labo



Prêtre de la Mission de France, Antoine Carlioz, 44 ans, est membre de l'équipe de mission de Marseille Nord.

par Antoine CARLIOZ

COMME chaque matin, j'arrive au labo et m'arrête à la cuisine, c'est l'heure du café. Il y a déjà du monde. Je m'assois. Les discussions vont bon train. Tous les sujets y passent. *« Il y avait du monde sur la route pour venir ce matin. » « Comment va ta fille ? » « Vous avez regardé le reportage sur la 2 ? »* Le travail s'organise là aussi, dans ces échanges informels où l'on se passe les informations : *« J'ai reçu les pipettes stériles. » « Il faut demander aux électriciens de réparer l'alimentation de la pièce des congélateurs. »* Tout à coup, Yolande me demande si on peut prendre une amie musulmane comme marraine pour le baptême de sa petite-fille ? Je sais qu'en répondant, c'est aussi

aux autres que je vais essayer de dire ce qu'est une marraine, et ce qu'est un baptême. Je me garde bien de prononcer un « *oui* » ou un « *non* ». J'évite de me laisser enfermer dans un rôle de celui qui prononce le permis et l'interdit.

Ce fut l'un de mes premiers chocs de jeune prêtre : le cléralisme ordinaire des paroissiens, cherchant à me pousser vers une figure classique de prêtre. Très vite, j'ai résisté à endosser le costume de père-la-censure. On me l'a reproché. « *Vous n'assumez pas la responsabilité de la paroisse.* » Je pense au contraire que ce cléralisme est une perversion de la religion, au service plutôt de l'ordre que de l'évangile. Mais certains ont du mal à faire la différence ...

Jamais je n'ai souhaité quitter le travail pour devenir prêtre.

Le laboratoire de cancérologie, où je travaille comme ingénieur de recherche, est une petite unité professionnelle qui regroupe une trentaine de personnes. Il y a diversité de dons mais c'est le même service : ici on fait du diagnostic cancer, on fournit aux médecins les analyses qui les aideront à choisir la meilleure thérapeutique. Diversité de fonctions, mais c'est la même chapelle : l'Assistance Publique – Hôpitaux de Marseille. Je suis

né dans ce milieu : mes parents ont tous les deux fait leur vie professionnelle au sein des Hôpitaux de Paris.

Au labo, je mène ma double vie...

Prêtre et biologiste. Ce n'est une double vie qu'aux yeux de ceux qui ne veulent pas comprendre l'unité d'une vie de prêtre au travail. Cette critique n'est pas rare. On nous reproche de n'être pas utiles, de ne pas prendre part à la tâche écrasante des paroisses. Pourtant, pour moi, être prêtre ce n'est pas seulement *faire* le prêtre.

Il est vrai que si l'on demandait de définir un prêtre en quelques mots, bien des gens diraient : c'est celui qui fait la messe. Ils auraient à moitié raison : c'est cela, mais pas seulement cela. Le prêtre n'est pas seulement sacerdotal (c'est la dimension sacrée, celle de la messe, des sacrements et des célébrations). Il est aussi presbytre : le mot signifie "l'ancien" car aux débuts de l'Église, on choisissait parmi les anciens ceux qui conduiraient la communauté et la prière. Il rassemble, il suscite une *ecclésia*, c'est-à-dire une communauté chrétienne.

Il est aussi collaborateur de l'évêque – successeur des apôtres. L'évêque a la charge de l'unité

des chrétiens, d'enseigner et de transmettre la foi, d'annoncer à tous le joyeux message du Christ (Joyeux message se dit en grec : *ev'angelium*). Et comme il ne peut pas aller partout, il envoie ses prêtres vers ceux qui n'ont pas entendu ce joyeux message. Les prêtres – et toute l'église – sont pour cela missionnaires : ils veulent que tous puissent profiter de l'héritage royal, de l'héritage divin offert à tout homme.

Personnellement, j'ai été envoyé dans le secteur scientifique et technique de la recherche hospitalière. J'ai été envoyé non pas vers une paroisse, mais vers un milieu professionnel, vers un peuple qui n'est pas un groupe chrétien.

Mon travail n'est donc pas secondaire, comme s'il m'était demandé d'être d'abord prêtre, puis de trouver un lieu professionnel pour développer cette prêtrise. Non, mon travail n'est pas un *moyen* pastoral au service de la prêtrise. C'est plus que cela. *Mon travail n'est pas un moyen, mais le mode de vie* par lequel j'engage le ministère de prêtre. Et il n'est pas anecdotique que j'aie été envoyé justement dans la recherche en biologie, le domaine de compétence que j'ai longuement développé. Mon travail n'est pas un "domaine d'application" d'une compétence plus large, la prêtrise. C'est un envoi

spécifique que j'ai reçu de mon évêque Georges Gilson. Et mon travail n'est pas juste un complément de lieu. C'est le matériau même de cette prêtrise. Cela, j'ai tardé à le comprendre.

J'ai de l'inaptitude au ministère paroissial. Je n'en ai pas le goût, et pas la compétence. Je n'aurais pas été intéressé à engager un ministère éloigné de cette réalité fondamentale de presque tout le monde. C'est là, au travail, dans ma compétence, c'est là qu'est l'enjeu d'engager ce service de prêtre, là où est sollicité le meilleur de mon intelligence, de mon effort. Dans cette activité humaine fatigante, contraignante, lieu de conflits, d'amitiés, de dialogues, de rancune. C'est bien là que l'Église s'engage, et par sa présence elle porte et signifie ce que lui a demandé le Christ Jésus. Elle ne l'engage pas que dans des lieux spécialisés, des lieux chrétiens. Elle le porte au contraire dans des lieux qui ne sont pas les siens, là où ce n'est pas son milieu naturel. Pour que ça devienne son milieu naturel. Pour épouser le monde tel qu'il est, partout où il est.

Pour aller partout, faudra-t-il aller jusque dans les lieux obscurs ? Faudra-t-il qu'un prêtre soit envoyé dans les milieux de la délinquance ou du proxénétisme ? Faut-il que ce ministère

de l'Église soit porté partout ? Partout, oui mais pas de n'importe quelle manière ! Pas comme délinquant, mais comme éducateur ; pas comme proxénète mais comme juge ou travailleur social auprès des prostituées. Mais là-dessus, d'autres diront des choses plus justes.

Mais alors, quand est-ce que tu es prêtre ? Et quand est-ce que tu fais la messe ? Tu as une paroisse ? Ta paroisse c'est ton labo ?

Est-ce que j'ai une paroisse ? Oui j'accompagne une petite communauté chrétienne de quartier. J'y consacre peu de temps. Ce n'est pas la priorité à laquelle l'évêque de la Mission de France m'a envoyé.

Depuis 1941, la Mission de France envoie des prêtres auprès de ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne.

« Il y a un mur qui sépare l'Église de la masse, et ce mur il faut l'abattre ! »

Réduire cette séparation, jeter des ponts, tisser des liens, bâtir de la confiance, murmurer l'évangile. Nous nous reconnaissons mieux dans ces expressions.

Être avec plutôt que faire pour...

Je le répète : mon travail n'est pas le *moyen* par lequel je suis prêtre, mais le *mode* selon lequel je suis engagé, et j'engage l'Église et le ministère de prêtre.

Pourtant mon labo n'est pas ma paroisse. Je ne suis pas un prêcheur embusqué, attendant son heure pour sortir du bois, attendant qu'une question posée permette d'argumenter ce que chantaient nos aînés : « *nous referons chrétiens nos frères* ».

Au labo, je ne suis pas un agent d'infiltration, pas plus que nous ne sommes une cellule dormante dans notre quartier. Je suis un missionnaire. Et cela ne signifie pas "faire en sorte que les autres adoptent mes convictions, ma foi, mon groupe social." Tant de gens croient que la mission, c'est faire devenir les autres semblables à nous ! Ce serait abolir l'altérité ? Réduire l'autre au même ?

Mon métier n'est pas un prétexte. C'est d'abord une passion. Ceux qui me connaissent depuis longtemps savent que c'est ma première vocation. J'ai voulu être "chimiste" à dix ans – et prêtre à quatorze ans. Chimiste pour « *faire des vaccins pour guérir les gens* ». Et prêtre « *pour réus-*

*sir ma vie, donc la construire sur ce qui est le plus important : l'amour ».*¹

Prêtre au travail, ça sert à quoi ?

Être prêtre en milieu professionnel, c'est l'être au milieu de gens qui ne me l'ont pas demandé, dont les rapports avec moi sont professionnels, et non pas religieux. Il y a là une interruption du religieux ! Certains ne l'apprécient pas, peuvent être agressifs. Certains en sont touchés : ils posent sur moi une appréciation généreuse, avant même de me connaître.

La présence d'un prêtre est ressentie comme une ambassade. On comprend qu'il est envoyé, mandaté, qu'il n'est pas là à son compte. Il est perçu comme un cadre de l'institution Église, un référent. On peut lui poser les questions qu'on veut poser à l'Église, on débat avec lui, on lui reproche tout ce qu'on reproche à l'Église :

- le célibat des prêtres, considéré comme un mauvais signe, et qui a de mauvaises conséquences : solitude, alcool, déviances sexuelles.
- la richesse de l'Église, ou encore sa rigidité liée à la loi, la morale, les obligations de vie.

1. Dans mon journal d'adolescent.

Souvent, un prêtre au travail est considéré comme un prêtre "utile", qui connaît le monde, n'ignore pas les contraintes de la vie ordinaire, bien que beaucoup pensent dommageable qu'il ignore la vie de famille, pour "savoir ce qu'on vit".

Oui, il me semble qu'un prêtre en milieu professionnel rend présente l'Église. Il engage le ministère de l'Église au milieu d'un peuple qui ne se reconnaît pas d'Église. Son intention peut être d'y venir de façon sacramentelle : comme signe de l'amour de Dieu. Mais je ne crois pas qu'il soit perçu comme ça. Les gens ne voient pas là un signe de l'amour de Dieu, une présence de Dieu à son peuple. Il est perçu plutôt comme un missionnaire, un peu comme un commercial essayant de rallier le plus grand nombre à ses convictions et croyances.

Il nous revient alors de sortir de ces présupposés, pour qu'émerge autre chose.

- une gratuité, une fraternité, signe de communauté de destin.
- une éthique (nos choix et nos opinions sont pétris de notre foi chrétienne),

- une sagesse (relativisation des problèmes, sérénité, confiance, joie).
- une relation personnelle à Dieu, une foi personnelle qui n'est pas seulement reçue et subie.

« *C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples* ». Attention : beaucoup de chrétiens vivent avec la fascination de l'image qu'ils donnent d'eux-mêmes. C'est un poison. Ils voudraient donner à d'autres l'envie de devenir chrétiens. Mais ça sonne faux. L'un des signes les plus clairs, les plus lisibles que puisse donner l'Église, c'est la mission de service et d'amour auprès des pauvres. Elle fait un lien explicite entre Dieu et le désir de fraternité, de don de soi, de miséricorde.

Comme prêtre au travail, qu'est-ce que j'essaye d'honorer ? J'essaye de tisser une fraternité, une familiarité entre l'Église et le monde dont

elle s'est éloignée. J'essaye de dire que la foi n'est pas seulement une option personnelle, semblable à une opinion ou à un goût. La foi est un enjeu pour l'homme, un enjeu social (de justice, de liberté), un enjeu mystique (parce que la vérité est plus grande que la réalité), un enjeu eschatologique (parce que la foi est le moyen de posséder déjà ce que l'on espère).

Les prêtres au travail portent un ministère discret, jadis plus orienté vers les luttes de justice dans le monde professionnel. Nous choisissons un habitat ordinaire, mêlés aux gens ordinaires, pour y vivre l'extra-ordinaire : pour se consacrer et pour consacrer ce monde.

La mission devient alors un art de vivre avec joie, selon le trésor que nous avons découvert. La mission devient manifestation de liberté, de richesse, de joie. ■

Travail professionnel du prêtre et charge paroissiale



**Prêtre de la Mission
de France, Bernard
Perrin, 75 ans, est
prêtre-ouvrier retraité
à Ivry-sur-Seine.**

par Bernard PERRIN

AVANT d'être prêtre-ouvrier ou PO, j'étais en paroisse pendant neuf ans et je travaillais à mi-temps comme livreur de charbon. Après le concile Vatican II, de 66 à 92, j'ai été PO sans charge paroissiale, donc pendant 26 ans.

Ma vie de prêtre, y compris aujourd'hui à la retraite, a été marquée par ma vie et mon travail professionnels. L'ouverture à ceux qui ne partagent pas ma foi chrétienne – ce qui a été l'axe essentiel des ministères que j'ai vécus – ne m'empêche pas de garder le souci des chrétiens, de leur chemin de foi et du signe posé par la communauté chrétienne d'Ivry à laquelle j'appartiens dans cette ville de banlieue.

Je ne veux pas m'étendre sur ma vie de PO, sur ce qu'elle a été, sur comment j'ai appris à être prêtre dans une relation quasi exclusive avec des non chrétiens. Je l'ai fait souvent. Je veux plutôt aborder cette partie de ma vie qui me met en relation, maintenant, avec une communauté chrétienne.

Je tire quatre leçons de mon expérience de PO pour vivre cette responsabilité ministérielle auprès de chrétiens.

- Au travail, j'ai appris à vivre l'évangile, à être chrétien, à chercher ce qu'on a appelé la justesse de l'attitude chrétienne dans une vie d'homme ordinaire. Quand on est absorbé par la pastorale liturgique et sacramentelle, on est censé aider des chrétiens à être ou devenir des disciples du Christ, mais soi-même, on est davantage questionné sur la manière d'être prêtre quand on préside, coordonne, anime, convoque, rassemble, etc. Ce ministère qui est service met facilement à l'écart de la vie ordinaire des gens et rend difficile cette recherche de vie évangélique dans le quotidien au milieu du monde. Le milieu de travail est un lieu de conversion, commun à tout homme. Je suis heureux d'être passé par là, pour accompa-

gner des chrétiens en chemin avec le Christ. C'est le premier point.

- En rejoignant la condition des hommes et des femmes au travail, on est sous les ordres de quelqu'un. On est là pour obéir, on n'a pas la parole. On apprend nécessairement à ne plus être le chef. On est dans une situation de dominé. Tandis que dans l'Église, le prêtre a un certain pouvoir, une autorité. Il a beau savoir qu'il a à vivre son ministère comme un service, à la manière du Christ qui lave les pieds de ses disciples, il est très difficile de rester le serviteur et il faut, en plus, résister aux chrétiens qui continuent à tout attendre du prêtre. L'ecclésiologie de Vatican II, qui ouvre largement leur place et donne la parole aux baptisés dans l'Église, est longue à passer dans les faits. Ceci dit, sans rien évacuer du ministère de la Parole que nous portons. Le passage au travail rend un énorme service pour trouver la position la plus juste.

- Au travail, je me suis situé d'égal à égal avec mes compagnons. La vie l'imposait, y compris et surtout dans ma relation à ceux qui ne partageaient pas ma foi chrétienne. C'était aussi une condition du dialogue. Dans l'Église, le prêtre a plus de mal à mettre en valeur son propre bap-

tême. N'est-il pas aussi un baptisé parmi d'autres ? L'ordination sacramentelle est seconde, sans être secondaire. La différence entre mon baptême et mon ordination presbytérale, c'est la présidence, le gouvernement. Mais cela ne donne pas un pouvoir sur les baptisés. Je ne préside que pour renvoyer à un Autre. Le gouvernement touche à l'organisation de la communauté, mais les baptisés ne sont pas la "clientèle" du prêtre. Le Peuple de Dieu que nous formons tous, baptisés ordonnés ou pas, est engagé pour une seule et même mission. L'expérience du partage de vie professionnelle me rend attentif à cet aspect-là. Résonne toujours en moi la parole de Saint Augustin : « *avec vous, je suis chrétien, pour vous, je suis évêque* ».

• Le travail et le partage de vie avec nos compagnons provoquent toujours un décentrement du prêtre. À cause de sa relation aux "autres", avec ceux qui vivent comme si Dieu n'existait pas. Je le ressens comme tel aujourd'hui. Il est facile de devenir un homme d'appareil dans l'Église. Pas seulement à cause de la diminution du nombre de prêtres, mais aussi parce que les diocèses, pour bien faire, créent et imposent des structures à n'en plus finir. C'est au détriment de la mission. Tout est centré sur la communion, jamais achevée. Du

coup, les baptisés aussi se trouvent centrés sur l'Église comme si elle était faite pour eux uniquement.

La communauté peut boucler facilement sur elle-même. La dimension missionnaire s'efface et, avec elle, un pan entier de l'Évangile est oublié. Le prêtre, aujourd'hui ou autrefois au travail, ainsi que les diacres, tel ou tel chrétien peuvent aider à tenir ce décentrement. Mais que de résistances !

Le travail professionnel du prêtre est-il un "plus" ou un "moins" pour les chrétiens de la communauté ? Je découvre qu'à Ivry, bien des chrétiens sont prêts à sacrifier le travail du prêtre. Ils considèrent que c'est du temps perdu, parce que retiré au service des chrétiens. Malgré le long passé des PO, des initiatives missionnaires sur cette terre labourée par Madeleine Delbrêl, la majorité des chrétiens réagit encore comme si le prêtre était leur propriété, à leur service exclusif. Or mon expérience me fait dire que la communauté est bénéficiaire, pour les raisons exprimées plus haut. Je voudrais en outre souligner deux points :

- Le prêtre qui a une charge pastorale et qui mène une vie professionnelle n'est pas prêtre à

mi-temps. Il est prêtre tout le temps. Au travail, il est en mission, en vivant au milieu des hommes. Son expérience humaine et sociale est un “plus” pour son ministère, en direction de tous, chrétiens ou non. Qu’il s’agisse de langage, de compréhension des problèmes, de sensibilisation à tout ce qui touche l’homme, de chemins d’humanisation, tout ce qui est terrain humain est terrain d’Évangile, l’unique lieu où Dieu rencontre les hommes.

- En raison de son travail ou des engagements humains qui en découlent, le prêtre n’est pas disponible à tous moments pour assumer l’ensemble des ministères dont certains reviennent à la communauté ou à certains de ses membres.

Je pense au ministère de compassion et d’accompagnement des familles en deuil. Il s’agit bien là d’un ministère baptismal. Ici à Ivry, la célébration des funérailles n’est pas assurée par les seuls baptisés, après une période où elle était assurée uniquement par les prêtres. Tous, selon leur disponibilité, prennent en charge ces célébrations. Ce faisant, on le voit bien, les laïcs ne sont pas des coopérateurs du prêtre, mais tous coopèrent à une oeuvre commune. Les laïcs, c’est-à-dire les baptisés, ne se définissent pas par rapport aux prêtres, mais tous nous nous définissons par rapport à une mission qui ne nous appartient pas. On pourrait multiplier les exemples. ■

Héritier d'une longue tradition



**Prêtre de la Mission
de France, Jean-Marie
Lassaussé, 55 ans,
est en Algérie. Il a
toujours été prêtre
au travail dans
l'agriculture.**

par Jean-Marie LASSAUSSE

VOILÀ plus de vingt-cinq ans que j'ai été envoyé "en mission", d'abord en Tanzanie, puis douze années en Égypte et enfin en Algérie depuis l'an 2000. J'ai vécu aussi une parenthèse de quatre années en France, en forêt d'Othe, sur un vaste secteur paroissial et au travail.

Tout cela a été possible parce que j'ai toujours aimé vivre le ministère reçu sur deux pieds : présence au travail et animateur d'une communauté chrétienne sous des formes très diverses.

Des sillons creusés en Afrique

Dans les années 80, c'était le temps des "jumuia ndogo ndogo" (petites communautés chrétiennes) en Tanzanie, où je passais toute la journée du dimanche à partager "les joies et les peines" des paysans "wagogos" du village de Majéliko, lequel, comme toute la région du plateau central de Dodoma, se débattait avec la pénurie chronique de nourriture et les mauvaises récoltes de mil en raison de la pluviométrie déficitaire qui entraînait des récoltes catastrophiques. C'était le temps des danses intégrées à la liturgie, associées à la formation des catéchumènes adultes et jeunes, mais c'était aussi la joie du travail au champ collectif, aux journées communautaires sur les routes, du travail agricole sur le terrain mis à notre disposition, et de la culture attelée qui connut ensuite ses heures de gloire. J'aurais aimé poursuivre ces sillons trop tôt interrompus, je ne savais pas à ce moment-là que je serais appelé à vivre vingt ans en pays arabo-musulman, mais aussi avec des frères coptes que je retrouve encore en Algérie.

Très belles années en Égypte, en me débattant avec le développement agricole, avec une

solidarité difficile à mettre en œuvre avec l'Église copte, du fait de la distance immense, linguistique, culturelle, religieuse...

Ceci a été possible grâce à une formation agricole, une expérience acquise dans le milieu familial et au long des années, et aujourd'hui aussi (l'Esprit m'a fait un clin d'œil), en succédant à la communauté cistercienne de Tibhérine, à 100 kilomètres d'Alger, où je me rends trois jours par semaine. Enraciné dans une terre, dans un terroir avec un travail agricole au milieu des pommiers, des moutons, des confitures... multiples relations naturelles de voisinage, vie de village, maturation de projets très divers avec les jeunes du village pour se mettre au travail, pour améliorer l'habitat précaire, mais aussi l'accueil des gens, des groupes de passage au monastère. Ce travail, à la fois mission d'Église et héritage d'une longue Tradition, est vécu au milieu des ruraux de l'Algérie profonde et dirais-je traditionnelle. C'est aussi donner un espoir à la population, la tragédie des frères assassinés nous ayant encore rapprochés, en espérant que l'avenir restera ouvert sur les villageois, la région. Je me sens héritier d'une Tradition et j'essaye, à ma mesure, d'en être un témoin d'aujourd'hui en prenant au sérieux ce travail

agricole, en visant une rentabilité économique, en créant un tissu de solidarités avec la population, en particulier les jeunes au chômage.

Prêtre en terre d'Islam

D'autre part, j'ai accepté la proposition de rentrer à mi-temps dans l'équipe d'animation de la Maison diocésaine d'Alger, véritable carrefour des chrétiens des différentes Églises en Algérie et de la société algérienne. Certes, ce n'est pas forcément ce dont j'avais rêvé en quittant les oignons égyptiens, mais le bilan est globalement positif : les conditions d'insertion pour les étrangers en Algérie se sont profondément modifiées ces dix dernières années, et il faut accepter d'établir sa base dans l'Église pour nouer des relations de travail, d'amitié, de dialogue fructueux. Les moyens seront ceux du provisoire, de l'éphémère, mais ils rejoindront souvent ceux de la population marquée par la précarité. Long chemin de la relation humaine, qui a besoin de temps, de purification, d'épreuves pour produire la gerbe de la rencontre. Source de vie, où chacun s'abreuve du meilleur de l'autre, où chacun a envie de retourner au lieu où

il s'est désaltéré. Combien de fois je repense au texte des disciples d'Emmaüs qui font route avec ce Jésus non encore reconnu et qui, arrivé "à la maison", fractionne le pain. Il y a aussi le texte de la Samaritaine qui accueille Jésus sur la margelle du puits. Ce sont pour moi des textes fondateurs du ministère presbytéral en terre d'Islam. Passer d'une "maison à l'autre" dans la reconnaissance de nos différences, dans le respect de celui qui nous accueille, dans le partage d'amitiés réciproques. Cela devrait davantage se vivre en équipe avec un retour de mission à la manière des apôtres qui étaient envoyés deux par deux sur les routes de Palestine, mais cela reste un idéal !

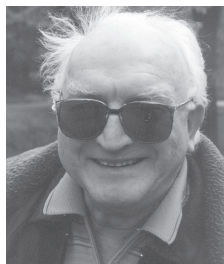
La voie de la rencontre

Prendre la vie au sérieux, dans toute son épaisseur, respecter des rythmes de travail, mettre en valeur sa compétence donnent une assise au ministère et permettent surtout un dialogue vrai avec les gens. Si l'Église d'Algérie est l'Église de la rencontre, elle l'est d'abord dans le quotidien de l'existence. Le dialogue de vie est pour moi essentiel, il n'évacue pas le dialogue islamo-chrétien de type universitaire, mais ce dernier est

second. Les plus fragiles de la société algérienne se trouvent pour une grande part en zone rurale et il est essentiel que quelques-uns, dans l'Église, rejoignent ces ruraux sur leur lieu de travail, à l'intérieur du pays. J'ai cette chance unique et qui plus est, je suis envoyé par l'Église. Même si les conditions concrètes ne sont pas toujours faciles, il me semble important de montrer aux autorités algériennes que nous ne voulons pas désertier le

terrain, fut-t-il marqué jadis par la mort atroce de sept frères cisterciens. Frères en humanité, c'est à tous que Dieu parle, chrétiens et musulmans par la voie de leur conscience. Il s'agit pour nous de tisser un réseau d'amitié à travers tout homme, toute femme, pour porter ensemble les questions des hommes d'aujourd'hui ; et l'Esprit de Dieu est là pour guider chaque croyant sur la voie de la rencontre. ■

Genèse d'une vocation : prêtre-ouvrier agricole



**Prêtre de la Mission
de France, Etienne
Teigné, 83 ans, a
été prêtre-ouvrier
agricole pendant
40 ans dans quatre
régions différentes.
Il est maintenant
retraité en Camargue.**

par Etienne TEIGNÉ

JE suis né dans une famille de petits paysans, sur les bords de la Loire, entre Nantes et Liré. Et, depuis ma toute petite enfance, j'ai été très sensible à la vie paysanne, bien que nous ayons le strict minimum pour vivre, en travaillant beaucoup. Je crois n'avoir jamais souffert de cette indigence, tellement j'étais à l'aise dans cette vie toute simple, en contact avec la nature et les liens humains qu'elle créait.

À l'école libre du pays, on s'est aperçu que j'avais des facilités pour apprendre. Aussi, après le certificat, prêtres et instituteurs m'ont conseillé de poursuivre mes études. À cette époque, il n'y avait

qu'une possibilité pour les familles pauvres, c'était d'aller au séminaire, parce qu'on était presque entièrement pris en charge. Comme j'avais été élevé dans un milieu chrétien, cela ne me posait pas de problème – sauf celui de vivre dans un milieu fermé, en ville, loin de ma famille que je ne rejoignais qu'à la fin de chaque trimestre.

Mais l'été, quel régal ! Adieu les devoirs de vacances. Je participais totalement à la vie de la ferme, pendant deux ou trois mois. Il y avait bien, presque chaque jour, les rencontres des séminaristes à la cure, autour du vicaire ou du curé. Cela ne m'emballait pas beaucoup et j'y participais rarement. La vie à la ferme m'intéressait beaucoup plus.

Je ne me suis posé sérieusement la question du sacerdoce que vers la 1^{ère} ou la Philo. Et la clarté ne s'est vraiment faite qu'à la fin du grand séminaire. Si je restais dans la filière diocésaine, il n'y avait que deux débouchés probables : devenir un enseignant dans un collège privé ou entrer dans le système paroissial. Aucune de ces pistes ne m'attirait. Je ne me sentais pas du tout un intellectuel. Et devenir curé me situait comme "notable" : j'en avais horreur. Je voulais vivre au milieu des

gens et mener une vie comme tout le monde. C'est à cette époque qu'une certitude m'envahit : si un jour je deviens prêtre, ce ne sera qu'en fidélité à mon origine paysanne.

Plusieurs événements, au cours du grand séminaire, m'ont aidé à découvrir le chemin pour le réaliser : le passage du Père Voillaume, qui essayait de faire revivre et d'adapter au monde actuel l'idéal contemplatif du Père de Foucauld, des livres comme *Le Journal d'un prêtre-ouvrier en Allemagne*, de Perrin, *La France, Pays de Mission ?*, de Godin et Daniel, la création de la Mission de France et de la Mission de Paris, les lettres pastorales du Cardinal Suhard, les écrits de Teilhard de Chardin, tel le *Milieu divin*, qui circulaient dans les coulisses.

La vie et l'esprit des "Petits frères de Jésus" m'attiraient beaucoup. Mais il m'a semblé que ce serait mieux, pour encourager plus fortement "l'institution Église", de vivre le même idéal à l'intérieur du clergé ordinaire.

J'ai pris contact avec le Père Hollande, responsable de la Mission de Paris, et suis allé

le voir pour discuter avec lui de ce désir : vivre comme prêtre-ouvrier, mais dans le monde agricole. Alors c'est lui qui m'a dit « *Va à Lisieux et vois le Père Augros* ». J'ai suivi son conseil et suis entré dans l'engrenage qui a conduit le reste de ma vie au sein de la "Communauté Mission de France".

Ce qui me semble essentiel : être d'un peuple. C'est à l'intérieur d'un peuple précis, avec son histoire pas toujours idyllique, avec sa culture, ses coutumes, ses pesanteurs religieuses, qu'a surgi la Parole de Dieu dans la personne de Jésus. Il en a vécu tous les conditionnements pour en tirer un message universel qui traverse les temps, tout en en gardant la fraîcheur.

Je pense que la Foi ne se propose pas et ne germe pas de l'extérieur. Elle naît d'une connivence de vie et d'amitié avec un peuple, comme Jésus l'a fait lui-même.

Je n'ai jamais été à l'aise avec la parole, qu'elle soit orale ou écrite, sauf quand elle est dialogue. Je suis, par tempérament et par choix, un homme de silence. C'est une manière d'être qui est une forme de langage, une relation à l'autre, un dialogue avec lui. Cela lui permet de s'exprimer, parce que je l'écoute. Cela l'aide à exister en face de moi et moi de l'aider à prendre conscience de lui-même. Il m'empêche de l'envahir pour qu'il soit vraiment lui-même. C'est comme une osmose entre l'un et l'autre, presque inconsciente et toujours lente. C'est l'aider à découvrir Quelqu'un qui est intérieur à lui-même et qui, seul, peut lui permettre d'être lui-même en donnant sens à sa vie.

J'ai vécu cela du mieux que j'ai pu, à l'intérieur d'équipes très sympathiques. J'en ai toujours été heureux dans les différentes régions où le Seigneur, à travers la Mission, m'a envoyé.

Je ne regrette que les fausses notes, car je n'ai jamais bien su chanter. ■

Repères historiques

- **1927** : création de la JOC.
- **Dans les années 30**, quelques prêtres vivent une expérience de travail ouvrier.
- **Juillet 1941** : création de la Mission de France par l'Assemblée des cardinaux et archevêques. Jacques Loew, dominicain, devient docker à Marseille.
- **Octobre 1942** : ouverture du séminaire de la MdF à Lisieux.
- **1943** : publication de *La France, pays de mission* ? et création de la Mission de Paris. Des prêtres et des séminaristes vivent un travail ouvrier en Allemagne comme prisonniers, déportés ou requis pour le service du travail obligatoire (STO). Quelques prêtres demandent au C^{al} Suhard de pouvoir aller à l'usine.
- **1946** : le nombre de prêtres-ouvriers grandit : ils seront une centaine en 1954, de la Mission de Paris et de la Mission de France, diocésains, jésuites, dominicains, franciscains... D'autres prêtres passent au travail comme ouvriers agricoles, employés à temps partiel, marins, chercheurs scientifiques...
- **1953** : lettres de Rome interdisant les stages ouvriers des séminaristes de la MdF, puis demandant aux ordres religieux de retirer leurs PO. En novembre, une directive aux cardinaux français est publiée : « *après dix ans d'existence, l'expérience des prêtres-ouvriers ne peut être maintenue dans sa forme actuelle.* » Ils ne pourront exercer

un travail manuel qu'à temps partiel, sans engagement syndical (réservé aux laïcs de la JOC et de l'ACO).

- **1^{er} mars 1954** : date fixée par les évêques aux PO pour obtempérer aux consignes romaines. Pour eux et pour beaucoup de chrétiens, c'est un déchirement. Certains refusent de quitter leur travail en usine, on les appellera les insoumis. D'autres acceptent de quitter le travail, mais obtiennent assez vite de leurs évêques de retravailler. Les prêtres au travail dans d'autres milieux ne sont pas touchés. En attendant mieux, des prêtres en paroisse travaillent à temps partiel ; peu à peu, ils découvrent l'intérêt d'articuler leur ministère entre paroisse et travail. À la MdF, la plupart des prêtres travaillent. Finalement, entre 1954 et 1965, il y aura plus de prêtres dans un travail professionnel qu'avant 1954. Mais dans l'opinion publique et dans l'Église, l'interdiction de 1954 aura été ressentie comme un recul et une fermeture.
- **1959** : nouvelle lettre de Rome interdisant cette fois tout travail manuel, même à temps partiel. Les prêtres de la MdF continueront cependant à travailler, avec l'accord du cardinal Liénart.
- **Octobre 1965** : Mgr Veuillot annonce aux évêques que le Saint Office permet de nouveau aux prêtres de travailler en milieu ouvrier, en nombre limité et ad experimentum pour trois ans.

- **Décembre 1965** : à la veille de la clôture du Concile, le décret sur les prêtres est promulgué. Le §8 évoque les prêtres au travail¹.
- **Octobre 1966** : 52 PO sont envoyés en usine, sous l'égide de la Mission ouvrière. La MdF n'a droit qu'à un nombre limité de PO, alors que beaucoup s'étaient préparés à ce ministère. Le conflit entre les responsables de la MdF et ceux de la Mission ouvrière contribuera en 1969 à la démission du Conseil de la MdF et à la fermeture du séminaire.
- **Mai 1968** : le statut de 1965 est dépassé par les engagements des prêtres. À Lourdes, les évêques autorisent la création de nouvelles équipes de prêtres au travail. Des prêtres diocésains passent au travail sans l'accord de leur évêque. Le nombre de prêtres au travail dépassera 800 dans les années 80. La plupart sont maintenant à la retraite.
- **1969** : création des GFU et GFO (1^{ers} cycles de séminaires pour des étudiants et des professionnels).
- **1972** : 7 jeunes issus des GFU demandent à se préparer à un ministère au travail.
- **1973** : réouverture du séminaire de la MdF. En dix ans, 30 prêtres seront ordonnés et exercent un métier dans des secteurs divers. Aujourd'hui encore, les jeunes prêtres et séminaristes de la MdF sont attachés à cette caractéristique du ministère vécu à la MdF, réaffirmée par les évêques successifs de la Mission de France.

1. voir p. 62.

Peut-on parler de la foi au chauffeur ?



Prêtre du diocèse de Saint Dié et membre de la Communauté Mission de France, François Vuillemin, 46 ans, est à Vittel.

par François VUILLEMIN

J'AIME rappeler que mon lien avec le travail professionnel est ancien. Dès l'âge de dix-huit ans j'ai été facteur, soudeur et graisseur pendant de nombreuses saisons estivales. Au cours de mes études, après le bac, j'ai travaillé six mois en usine comme élève ingénieur stagiaire. J'ai exercé enfin le travail d'enseignant pendant deux années de coopération au Togo.

Au début de mon ministère, j'ai très vite éprouvé le désir d'être prêtre en paroisse et de pouvoir en même temps exercer une autre profession. Je ne connaissais aucun modèle permettant cela. Je vivais avec bonheur le ministère, mais je gardais au fond de moi une insatisfaction grandissante dont je ne comprenais pas très bien les causes.

Présence au travail, présence par le travail

C'est alors qu'après sept ans de ministère, j'ai orienté ma vie autrement. J'ai rejoint l'équipe Mission de France à Ivry-sur-Seine. J'ai tout de suite trouvé un travail : chauffeur de minibus, que j'ai exercé pendant sept ans.

J'entame aujourd'hui, depuis trois ans, une autre insertion à Vittel dans les Vosges. Responsable d'une paroisse, je suis aussi chauffeur de bus à mi-temps. Cette fois-ci il s'agit d'un grand bus soixante places. J'ai dû passer mon permis transport en commun. Le stage intensif d'un mois pour obtenir ce permis reste un moment fort de contacts et d'échanges avec les autres candidats.

Il m'a fallu longtemps pour commencer à formuler le lien entre ministère et travail professionnel. Je ne suis pas sûr d'en avoir découvert encore toute la richesse. En découvrant la Mission de France, j'ai cru percevoir comme une volonté forte d'ancrer le ministère du prêtre dans le monde du travail. Je pensais qu'il existait un discours clair et massif sur ce lien. Aujourd'hui je suis plus humble. D'une part, parce je n'ai pas trouvé un tel discours formulé à la Mission de France, mais plutôt des prêtres qui témoignaient chacun d'une manière originale de leur

place au travail. D'autre part, parce qu'il me semble que les figures du prêtre au travail doivent demeurer variées pour permettre à un plus grand nombre d'y accéder. En ce qui me concerne, le travail demeure aussi pour moi un facteur d'équilibre personnel dans mon ministère de prêtre. Je sais que ce n'est pas que cela, mais c'est aussi cela. Pouvoir respirer ailleurs que dans mon engagement paroissial, connaître le plaisir de gagner sa vie comme tout un chacun et en user comme je l'entends.

J'ai toujours suivi l'idée d'exercer une responsabilité paroissiale tout en travaillant à mi-temps. J'essaie de ne pas mettre en concurrence l'un et l'autre, mais plutôt de les faire entrer en dialogue. Je suis dans le monde aussi bien en paroisse que dans mon travail. Je rencontre toutes sortes de gens aussi bien dans l'un que dans l'autre. Je ne me sens pas plus ou moins prêtre dans l'un ou dans l'autre. Je suis, comme la plupart des gens, engagé dans des lieux diversifiés. Je ne me pose pas, je l'avoue, la question de savoir si je suis prêtre et comment je dois l'être lorsque je suis au volant de mon bus. Je fais tout simplement mon travail.

Un langage à trouver

Certains chrétiens me demandent parfois si je parle de Dieu ou de l'Église. Secrètement je perçois

derrière la question « C'est une chance de côtoyer tous ces gens parce que vous pouvez leur parler de l'Église ». Cela m'est étranger. Il arrive que je sois amené, suite à une question ou une demande de m'aventurer sur ce terrain, mais je ne le recherche jamais.

À la question de l'Église, je préfère celle de la foi. Lorsqu'on parle de l'Église, je remarque qu'on en vient vite à poser la frontière entre ceux qui sont dedans et ceux qui sont dehors. Entre les croyants et les non-croyants. La question de la foi me semble être une réalité beaucoup plus ouverte. Il n'est pas rare qu'elle affleure dans mes rencontres au travail. Certains pourraient penser que le prêtre va à la rencontre de l'incroyance en s'immergeant dans le travail. Ce n'est pas ce que je vis. La question de la foi y est présente, mais elle s'exprime avec d'autres codes que ceux de l'Église. Ces codes, il nous faut les reconnaître et les apprendre.

Un chauffeur de bus, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne souffre pas de la solitude. C'est un métier où l'on rencontre énormément de personnes. Avec l'avantage de la régularité et de la durée. Trente secondes avec des parents à chaque arrêt pendant plusieurs années, ça crée des liens. On connaît les habitudes ou les imprévus de chacun. Et puis il y a les accompagnatrices pour les enfants de

maternelles ; elles sont huit à effectuer la tournée à tour de rôle chaque semaine. Il y a les collégiens ou les lycéens, avec le tact et la fermeté parfois nécessaires ; les collègues de travail qui aiment discuter de tout et de rien avant de prendre un service ; les mécanos qu'on retrouve régulièrement pour l'entretien et les réparations, quand ce n'est pas en rase campagne pour un dépannage. Ça finit par faire énormément de monde.

La plupart des gens finissent par savoir qui je suis car nous sommes ici à la campagne. Ce qui les étonne n'est pas tant que je travaille que le fait d'être prêtre. Travailler, pour la plupart de nos contemporains semble naturel. Être prêtre l'est beaucoup moins. En cela, cette majorité de personnes se distingue d'une minorité de chrétiens pratiquants pour qui il me semble qu'on pourrait retourner la proposition. Ce qui les étonne, eux, c'est le fait que je travaille et non que je sois prêtre.

Faire rentrer le bus dans l'Église ?

Il m'arrive très souvent d'être heureux au travail parce que je me sens inséré dans un monde de relations communes à beaucoup de gens. Je partage une condition de vie qui m'aide à me sentir un parmi et avec d'autres.

Quelques chrétiens, une minorité, ne comprennent pas que je ne sois pas présent à temps complet en paroisse. Ils demeurent dans le faire et le quantitatif alors que je cherche à privilégier le qualitatif. Nous sommes sur deux logiques différentes et je sais que mes explications ne sont pas toujours convaincantes pour eux. Je me sens même plus éloigné de ces frères que des personnes rencontrées au travail qui, elles, sont plus à distance de l'Église. Ces chrétiens ont le sentiment qu'on les abandonne parce qu'ils sont finalement assez possessifs avec "leur" prêtre. Je souhaiterais, moi, qu'ils me portent davantage pour demeurer présent aussi dans cet ailleurs du travail ; leur faire comprendre que cela ne leur enlève rien, au contraire. Il est vrai que le petit nombre des chrétiens, leur dispersion et leur vieillissement font qu'ils sont inquiets. Ils n'ont pas été habitués à vivre leur foi dans une certaine solitude. J'aimerais qu'ils découvrent qu'eux aussi peuvent m'aider en donnant sens à mon travail.

Pour la grande majorité des chrétiens, je perçois un autre problème. Celui de l'apparente indifférence à mon engagement au travail. Apparente parce je crois qu'au fond, cela les questionne, mais on ne trouve pas les paroles et les lieux pour en parler. Ce problème ne me concerne pas seulement. Plus généralement, notre société me semble être en déficit de réflexion sur la dimension du travail dans notre vie.

Comme pour tout prêtre, mon ministère me donne d'entrer en relation avec énormément de personnes de tous milieux ou conditions. Depuis que je travaille, ma manière d'entrer en relation avec les autres a changé. Je ne sais pas si cela fait sens pour tous, mais il n'est pas rare qu'on me le fasse remarquer. Dans ces cas-là, c'est l'expression « proximité avec les gens » qui revient le plus souvent.

Enfin, le travail commence à devenir pour moi le lieu d'une vraie spiritualité. Le « *large* », « *apprendre à voir ces lointains dans mes tout proches, au quotidien* », « *rompre les amarres* », « *être présent à chacun de ceux que je rencontre* », « *adorer Dieu seul et ne pas avoir le souci d'un bilan, de conversions multiples* », « *dans mon travail c'est ma propre conversion qui se joue* »... Vous aurez reconnu ces expressions citées librement de textes de Madeleine Delbrèl dans *La joie de croire*.

Un prêtre de mon équipe à Vittel me rapportait cette réflexion qu'un ancien lui avait faite à mon propos : « *Je ne comprends pas forcément le sens du travail de François, ça me dépasse moi qui suis d'une autre génération et d'une autre culture, mais je lui fais confiance dans son engagement* ». Cela m'a fait plaisir. C'est aussi cela l'Église. ■

À quoi ça sert ?

par Jean-Pierre

Jean-Pierre, 53 ans, prêtre de la Mission de France, a été depuis son ordination prêtre-ouvrier dans les BTP.

Il est actuellement en Chine.



« *A* LORS ! ça sert à quoi ce que tu fais ? »
Ce n'est pas la première fois que la question nous est posée directement et sans détour quand des amis apprennent qui nous sommes et qu'ils nous voient avec un travail, un logement local et sans communauté de croyants en charge. J'ai aussi entendu d'autres variantes quand une amie que je connais depuis plus de quinze ans et à qui je racontais tout mon parcours, me disait : « *Alors ! vous ne faites pas votre travail ! Vous n'avez pas d'Eglise comme les autres !* »

Quel lien entre avoir chanté la nuit dans les rues du Festival d'Avignon, la guitare à la main, puis percé des trous dans des cailloux au fond d'une carrière et maniant l'explosif, creusé une cheminée de 265 m de profondeur dans une des dernières mines d'or de France, puis être sollicité pour partir au pôle sud comme foreur-mineur pour la piste d'aviation de

Terre Adélie, être ensuite passé par la Chine où j'ai trouvé embauche sur le grand chantier international de l'époque qui comptait 7 000 ouvriers, c'était en 89, et ne plus être reparti de là, trouvant des embauches successives de chantier en chantier sur place comme superviseur de travaux pour des entreprises française ou allemande, jusqu'à me retrouver dans une entreprise locale, seul étranger alors qu'on me demande non plus de porter le casque, comme j'aimais le faire, mais de prendre des contacts avec les entreprises étrangères dans le but de décrocher quelque chantier ? Est-ce bien la même chose ? Est-ce que le fil qui pourrait sembler celui d'un cerf-volant livré au hasard des circonstances saisies au passage, reste bien tendu à la bobine ou n'a-t-il fait que de se dérouler indéfiniment au gré des vents ?

La piste d'aviation de Terre Adélie n'a jamais servi, une partie s'étant écroulée en fin de travaux ; jamais reprise, elle n'a servi à rien. La mine d'or de Salsigne a définitivement fermé, le puits de 2,40 m de diamètre est sans doute entièrement comblé ou couvert d'un épais couvercle. Le grand centre commercial sur lequel j'étais à Shanghai ne laisse rien apparaître des milliers de m³ de béton qu'on a coulés, la "boîte" ayant arrêté le chantier alors qu'on atteignait le niveau + 0,00m car le client ne payant plus, pris qu'il

était dans la crise financière asiatique. De tout ce que nous avons fait sous terre, on ne voit rien, rien des travaux de fondations où la dalle de 3 hectares au sol faisait quand même 1,40 m d'épaisseur ! Par contre la centrale thermique sur laquelle j'ai suivi des travaux de gros-œuvre pendant deux ans et demi produit de l'énergie...

Seul au fond d'une carrière pendant de longs mois alors que je partais sur des chantiers pour être avec tous ces migrants des grands travaux, je n'avais pas d'autre charge que d'assurer mon boulot quotidien. À quoi ça sert ? et pourtant je communiais à ce que disaient des copains isolés, je chantais des chansons qui n'arrivaient pas à couvrir le bruit de la perforatrice, sorte d'appel du fond du trou où je ne désespérais pas. À cette époque, dans l'équipe BTP, on aimait à dire que ça ne servait à rien, cette gratuité étant signe de la totale gratuité de l'Amour de Dieu, de la Grâce. Il se passait des choses, des amitiés à grosses moustaches comme disait un copain, c'est tout ce qu'on cherchait, et on cherche encore.

Quand Madame Ma m'a dit « *Alors vous ne faites pas votre travail !* », je lui ai dit : « *mais si j'étais pas ici on ne se serait jamais connus et on n'aurait pas eu l'occasion de discuter comme on fait.* » Elle a ri et m'a dit « *c'est vrai, c'est une chance de s'être connus.* »

Ceux qui nous posent ces questions sont bien souvent les mêmes qui reconnaissent qu'il s'est passé plein de choses entre nous et autour de nous, du fait qu'on soit resté longtemps sur place. On se retrouvait même un jour à plusieurs chez l'une d'entre elles et après de longues discussions autour d'un repas chaleureux, en prenant l'ascenseur pour repartir, elle me dit : « *tu vois, c'est la communauté !* ». Où avait-elle été chercher ça ? Savait-elle ce qu'elle disait ? c'était tellement parlant pour moi. C'est elle qui, ces derniers jours, nous a invités à deux chez elle avec ses parents ; son père, qui est géologue de formation et donne actuellement des cours de philosophie, nous a bombardé de questions sur la religion, premiers pas hasardés d'un dialogue en profondeur sur le sens de la vie, de la foi chrétienne. Nous arrivions à nos limites en parlant de Jésus-Christ et de Dieu, la mère, elle, se taisait mais nous témoignait son sourire exprimant la joie d'une rencontre.

Les amis les plus proches savent maintenant qui nous sommes, que nous ne sommes pas là pour « convertir », faire des adeptes, mais chercher dans les couches profondes de l'homme, ce qui l'anime, ce qui fait ses espoirs et ses désespoirs, ce qui reste quand on a gratté la couche supérieure des intérêts immédiats, des désirs de toute sorte, attrait de l'ar-

gent, de la position, nécessité de survivre dans un monde où on est obligé de gagner de plus en plus d'argent pour tenir dans l'économie de marché socialiste, appels à la consommation pour des repas qui n'ont plus rien à voir avec le « bol de fer ». Si on se laisse prendre, le fil se détend et on plonge, d'où l'insistance sur un partage de vie simple dans un travail mêlé autant que possible aux collègues, en connaissant une part de leurs contraintes quotidiennes, en vivant dans des quartiers simples puisque c'est maintenant possible, parfois dans des villes mornes et désolantes d'aspect mais où on trouve notre bonheur quand des regards chaleureux nous croisent, quand le voisin m'invite à aller m'asseoir un jour chez lui alors que, dans ce même quartier où j'ai eu mes premiers amis il y a 17 ans, ils me donnaient la consigne de ne venir que la nuit tombée, sans me faire remarquer de peur que des voisins ne s'interrogent sur cette visite d'un étranger ; ils avaient peur, il me l'ont redit il y a quelques mois.

C'est donc par la porte étroite du quotidien qu'il nous faut entrer, mais elle n'est encore qu'entr'ouverte, une entreprise locale ne donne pas la retraite, et la résidence ne vient pas avec les années mais est à renouveler tous les ans avec les contrats de travail. Je remarque néanmoins que depuis bientôt

4 ans que je suis dans cette “boîte”, bien des choses ont changé pour moi, je dois participer à des réunions dont j’avais à peine idée auparavant, je vois beaucoup mieux, de l’intérieur, des comportements qui provoquaient des conflits incessants quand j’étais dans des boîtes étrangères, non que cela s’efface mais je comprends mieux, à tel point qu’on me dit : « *pas la peine qu’on t’explique à toi puisque tu es dedans* », et même bien souvent, on n’a pas besoin de se le dire, on parle autrement et tellement plus librement. Mais pour se livrer jusqu’à l’intime, il y a des couches profondes qu’on n’a pas encore atteintes, on ne les voit pas, enfouies qu’elles sont sous des siècles d’histoires ou des décennies de silence. Nos amis ne les voient pas non plus d’ailleurs, puisqu’ils cherchent en dialoguant avec nous à redécouvrir leurs racines, à se retrouver, ou simplement à se confier parce qu’on est la seule personne avec qui ils peuvent discuter, “privilège” de l’étranger qui accepte de se faire une oreille accueillante et sans jugement ; entre eux ils ne parlent pas.

On entend aussi des critiques libres sur les étrangers orgueilleux, sûrs d’eux-mêmes, les meilleurs, quoi qu’on en dise, puisqu’une bonne part du développement à plus de 10 % de croissance vient de l’apport technologique de l’Occident. À

nous ils peuvent le dire, reconnaissant une autre manière de se situer. Nous entendions hier une jeune chinoise travaillant pour une boîte française nous dire que, sous la pression de son patron et de sa charge de travail, elle a appris à devenir plus humble, le fil est à nouveau tendu vers cette rencontre que l’on espère, ce partage réel, humain et spirituel, cet accompagnement mutuel sur des routes non tracées, parfois désertiques, faites de solitudes profondes, d’errements, de séparations, de vie de galère, de contraintes qui poussent à des brusqueries incontrôlées, chacun pour soi et ici, pour la plus grande majorité, il n’y a pas de Dieu.

On entend aussi ceux qui nous disent comme cette vieille amie chinoise : « *C’est bien, ce que vous faites, tu sais, ils vous voient vivre et ça suffit.* »

En s’arrêtant pour méditer tout cela, respirer, reprendre souffle, la question est bien loin de savoir à quoi ça sert. C’est comme les ustensiles après un repas qu’on a partagé, on lave les assiettes, les couverts, les gamelles et le réchaud attend le prochain repas. Le serveur, serviteur, attend lui aussi, et parfois longtemps, et il n’est bon que lorsqu’il est inutile ; c’est lui que le Maître reconnaîtra quand il lui dira, à son retour de voyage en pleine nuit : « *Prépare-moi à dîner...* » ■

Des prêtres qui nous bougent

par Claire
et Mickaël SALCE



**Membres de la
Communauté
Mission de
France, Claire
(35 ans) et
Mickaël (35 ans)
Salce sont dans**

**l'équipe de mission dite "des deux rives".
Ils vivent à Saint-Chamas (13) avec
leurs trois enfants.**

LES prêtres-ouvriers : pour certains, cela n'évoque rien ; pour d'autres, ce terme est de l'histoire ancienne, datant d'un autre siècle, mais pour nous, cela est une réalité des plus actuelles.

Voici près de dix ans que nous cheminons avec la Communauté Mission de France et donc, avec les prêtres de ce diocèse un peu particulier. Nombre d'entre eux ont une activité professionnelle. Du coup, au gré des rencontres, nous avons pu mettre des visages et des réalités sur le terme peut-être un peu "dépassé" de prêtre-ouvrier.

Bien que le monde ouvrier ait fortement évolué depuis la création de la Mission de France, ce ministère est toujours d'actualité et cela est une chance pour l'Église.

Aujourd'hui, les prêtres que nous côtoyons sont non seulement ouvriers agricoles, ouvriers d'entretien ou conducteurs d'engins sur les chantiers, mais ils sont également aides-soignants, ingénieurs ou chercheurs. En résumé, ils vivent avec leur temps et avec les réalités de l'activité économique de ce siècle.

Quelles que soient leur profession et leur histoire personnelle, nous pouvons dire que presque tous possèdent quelques points communs : l'humilité, l'engagement, l'ouverture d'esprit et généralement, un caractère bien trempé.

Humbles, ils ne peuvent que l'être dans un monde où le simple signe "ostentatoire" peut vous couper du contact avec l'autre, alors que leur tempérament les pousse bien souvent à vouloir aller vers l'autre et découvrir ce qu'il est en tant qu'être humain. Alors ils se fondent dans la société et ne dévoilent leur ministère qu'à l'occasion d'une

discussion ou d'une occasion particulière. Pour nous laïcs, c'est toujours un enchantement que de voir, lors des ordinations, ces hommes semblables à nous se lever et aller imposer les mains. Ainsi, ils nous rappellent sans cesse que le Christ était homme parmi les hommes et qu'en tant qu'homme, il a vécu les problèmes des hommes, mais aussi leurs joies.

Cette humilité est une chance car elle permet d'établir un dialogue plus franc et plus direct sans la frontière de l'habit. Cela est important dans ce monde où de nombreuses personnes qui se disent croyantes mais non pratiquantes, n'osent pas aller "s'affronter" à la prétendue autorité du prêtre (ce qui vaut également pour certains chrétiens pratiquants).

Du coup, alors que nous assistons dans les paroisses de notre diocèse à l'éclosion de la race des "prêtres - managers" bien souvent intouchables, les prêtres-ouvriers restent pour nous des hommes disponibles.

Leur humilité s'exprime également au travers de leur théologie qu'ils sont obligés de confronter à la réalité et dont les chapitres les plus doctrinaires ne peuvent être maintenus "en l'état" lorsqu'ils reçoivent la vie quotidienne en pleine face.

Pour nous laïcs, ce fut une grande découverte que de rencontrer ces hommes “ouverts au doute” et qui nous ont encouragés à prendre nos responsabilités théologiques et bibliques.

Engagés, ils le sont quasiment tous. Que ce soit dans des mouvements d'Église, dans des ONG ou encore dans la politique ou l'action syndicale. Dans notre équipe, ce sont bien souvent eux qui nous bougent, eux qui nous mettent face aux réalités du monde.

À nos yeux, cet engagement est double : auprès des hommes et des femmes, avec une préférence pour les petits et les blessés de la vie ; mais également, engagement auprès du Christ et de sa parole. Au risque de déranger dans une société sécularisée, ils osent une parole qui bien souvent dérange mais également, là où nous ne les attendons pas. Je lisais récemment dans la presse que

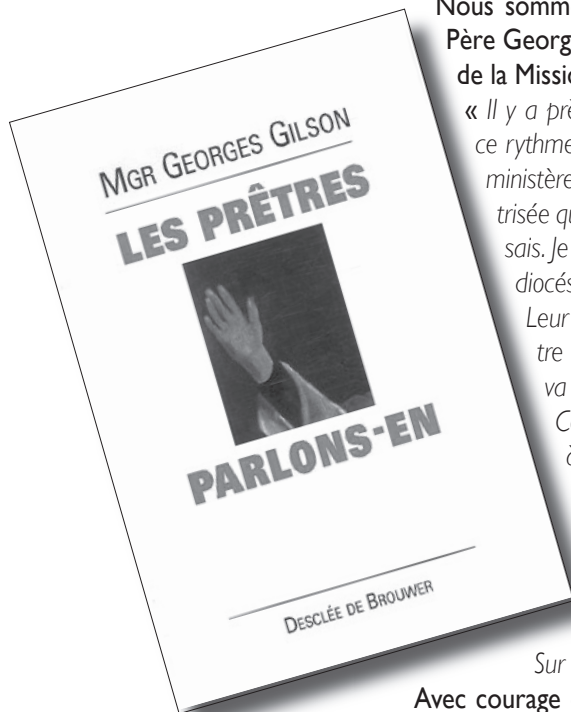
des patrons avaient fait pression auprès de l'archevêché car un prêtre-ouvrier défendait des salariés aux prud'hommes.

Leur position particulière dans l'Église, leurs engagements dans la réalité quotidienne sont à mon avis une chance pour notre Église trop souvent enfermée dans ses querelles de clochers ou de diocèses.

Comment, à l'heure où se posent les questions de la mondialisation, de l'immigration massive, des inégalités toujours plus criantes, l'Église pourrait-elle rester là à se regarder le nombril, en pleurant sur la baisse du nombre des paroissiens ?

Du fait de leur travail et de leur implication dans le monde, ils sont certainement à même d'y poser un regard juste et critique, loin de théories abstraites. ■

En librairie



Nous sommes heureux de vous présenter le dernier livre du Père Georges Gilson, qui a été pendant près de dix ans prêtre de la Mission de France.

« Il y a près de cinquante ans, j'ai été ordonné prêtre : je connais ce rythme qui parfois détruit le nécessaire équilibre de santé... Le ministère du prêtre dans notre pays a subi une évolution non maîtrisée qui fait de chacun un homme dispersé, essoufflé, stressé. Je sais. Je peux témoigner de la fidélité et du courage des prêtres diocésains... Mais ils sont inquiets en leur âme et conscience. Leur solitude se situe au plan de la foi chrétienne ; elle pénètre leur affectivité car elle est une blessure évangélique : où va l'Église dont ils sont avec passion les serviteurs ?

Cependant, je dois constater que nous sommes arrivés à un point limite. Nous ne pouvons continuer sur notre lancée traditionnelle. Nous devons avoir la lucidité de regarder la réalité en face. Nous devons réinventer le "métier de prêtres". Mon souci est d'abord de faire comprendre que la résolution de la crise des prêtres doit se chercher dans le concret du ministère pastoral.

Sur le terrain. Sur les terrains de l'évangélisation... »

Avec courage et sans langue de bois, le Père Gilson ouvre ici un débat crucial pour l'avenir de l'Église et l'annonce de l'Évangile.

Prêtre au travail, toute une vie



**Marie Guérineau,
48 ans,
orthophoniste, est
mariée et mère de
trois grands enfants.
Elle est membre
de la Communauté
Mission de France et
engagée dans son diocèse de Poitiers :
elle est secrétaire du CCFD et a été
membre de l'équipe de secrétariat du
Synode en 2003.**

par Marie GUÉRINEAU

Il y a déjà quelques années, trois rencontres de prêtres n'appartenant pas à la Mission de France m'avaient fait réfléchir à la place du travail dans une vie de prêtre : ce qui me semblait une évidence chez les prêtres de la Mission de France se vivait très différemment pour d'autres.

En effet, l'identité des prêtres de la Mission de France inclut, pour moi, au moins trois éléments qui les situent différemment des prêtres diocésains : le travail, la vie en équipe et l'habitat (simple et proche des gens vers lesquels ils sont envoyés).

Chercher un travail

Pour l'un, il s'agissait, après avoir vécu pendant vingt ans un ministère en paroisse, de le poursuivre en intégrant la dimension du travail. Ce qui m'a

questionnée dans sa recherche, c'est son étonnement de devoir vivre un passage par un temps d'inactivité, de recherche d'emploi. Après avoir activé les réseaux chrétiens de ses connaissances, aucun travail ne lui avait été proposé. J'entendais aussi son souhait de ne pas faire un travail de base, mal rémunéré, avec des horaires décalés. Je percevais que le passage au travail impliquait la sortie d'une sorte d'espace protégé.

Ayant lu les pages qui retracent la vie des prêtres de la Mission de France quand ils décèdent, ayant parlé avec les prêtres-ouvriers de Bordeaux, par exemple, me souvenant de la démarche proposée à un jeune séminariste de la Mission de France pour rejoindre les saisonniers du tourisme en montagne, je mesurais que la place du travail n'avait pas été abordée de la même manière. Les uns cherchant l'immersion complète (y compris par la vie d'équipe et l'habitat), l'autre mettant le pied dans le monde du travail avec plus de réserve. L'expérience de ce dernier est sûrement proche de la manière dont certains jeunes entrent dans le monde du travail, avec des souhaits précis, des conditions acceptables ou non. En cela, elle est intéressante. Pourtant, l'esprit que j'ai perçu à la Mission de France dans le choix du travail et des conditions de vie qui vont avec, me semble plus proche de la vie des gens et plus interpellant. Cela dit quelque chose sur l'individuel et le collectif, sur le rapport au confort, à certains

privileges... C'est le témoignage d'une identité de prêtre qui inclut le travail, et non pas d'une option à un moment du ministère.

L'habitat

Un autre prêtre m'avait questionnée au moment où, en plus de l'expérience du travail, il devait aussi se mettre à vivre en équipe dans un appartement.

Il évoquait le fait de devoir déménager, vivre au plus proche des gens dans une cité, dans un petit appartement avec 3 chambres pour 2. Il fallait trier, laisser beaucoup de souvenirs, d'objets qui ne tiennent pas dans un appartement. Il expérimentait la vie dans un petit espace.

J'ai connu beaucoup de prêtres de la Mission de France qui ont souvent déménagé, laissé des souvenirs, réduit la voilure en triant le nécessaire. Quand on habite certains grands espaces, on ne se rend pas compte de sa richesse (nous, en tant que familles, transportons souvent au gré des déménagements, des camions entiers d'objets). Même si l'habitat n'est pas directement lié au travail, il me semble que les prêtres de la Mission de France sont régulièrement appelés dans leur itinéraire à vivre une cohérence entre les deux.

Ce choix de partager les conditions de vie et de travail me paraît important. Beaucoup de gens

aujourd'hui vivent dans peu d'espace à cause de leurs conditions de travail : ils doivent ajuster leurs conditions de logement en fonction de leur salaire, du prix des loyers et des transports, etc. Vivre ainsi n'est pas si facile dans une société qui pousse à consommer. Ce prêtre m'a fait prendre conscience de la difficulté quotidienne à vivre ainsi. Il m'a aussi rappelé que beaucoup de prêtres de la Mission de France ont fait ce choix pour vivre un témoignage et une proximité. Partager le travail et l'habitat des gens situe un prêtre différemment, permet plus de dialogues. Il essaie d'incarner le message de l'Évangile dans sa vie, se confronte à d'autres, croyants ou non, risque la foi chrétienne hors des circuits d'Église.

Je pense aussi que cette attitude par rapport au logement nous a interpellés nous, laïcs de la communauté Mission de France, à un moment de notre vie. Les "filles d'Ivry", en vivant dans ce même esprit, ont été des relais pour nous laïcs, montrant que nous étions aussi appelés à réfléchir à nos conditions de vie (ce que nous avons fait avec sérieux et application dans nos sessions à Canappeville, avec Galilée par exemple).

Le travail : une vie ou des conditions

Le troisième prêtre, une dizaine d'années après son ordination, a quitté le ministère. C'est sa

recherche de travail en tant que laïc qui m'avait alors questionnée.

Pour lui, il n'était pas question de prendre un travail dans un secteur d'activité qui fasse le jeu du système capitaliste, ni dans un secteur qui ne respecte pas l'environnement. Les horaires et conditions de travail devaient aussi lui permettre de vivre sans stress (ni horaires de nuit ou en soirée, ni travail régulier le week-end...). J'ai regardé cet ami chercher du travail (connaissant les avantages, mais aussi les contraintes professionnelles) en doutant qu'il trouve la perle rare. Effectivement, il s'est heurté à son manque de diplôme et d'expérience monnayable sur le marché du travail. Il a dû s'adapter à des propositions d'emplois précaires, à des contrats aidés ou à des temps partiels. Ses exigences m'ont interpellée. Je suis plus dans une démarche "syndicale" où ensemble, on essaie de faire évoluer ou d'adapter au mieux (ou au moins pire) les conditions de travail.

Ce qui m'a surtout questionnée, c'est le décalage entre des conditions de vie de prêtre, dont il a mesuré certains avantages à posteriori, et sa condition de laïc ensuite. Je ne veux pas exagérer les avantages matériels (très relatifs) d'une vie de prêtre en paroisse, mais il a découvert par exemple tout ce qu'un laïc doit payer dans une année comme taxes et charges diverses, tout ce qui lui était fourni et qu'il a

dû payer (abonnements, déplacements...). Ce qui m'a gênée, c'est ce que produisaient ces conditions un peu protégées (habitat, "statut" par rapport aux gens, rapports avec eux bien différent de celui du monde du travail). C'est-à-dire que la perception du monde, au travers de ce statut de prêtre, hors du monde du travail et des conditions qui l'accompagnent, conduit parfois à des exigences éthiques par rapport au travail que bien peu peuvent se permettre. Son expérience est riche d'enseignement et son exigence nous fait réfléchir à des choses que nous acceptons peut-être trop facilement. Les jeunes sont parfois proches de sa démarche, mais comme lui sont rejoints par la nécessité.

Ce que j'ai perçu du choix d'un travail pour les prêtres de la Mission de France, m'a semblé se situer différemment de ce que cherchait cet ami. La rupture avec le travail, au temps de la formation au séminaire, n'est pas la même. Parfois le travail que va faire un jeune prêtre de la Mission de France n'est pas celui pour lequel il s'était formé avant d'entrer au séminaire, mais on lui demande de travailler, même s'il y a une réorientation. C'est important qu'il n'y ait pas une cassure, une sortie de longue durée du monde du travail, une sorte de mise dans un cocon, même si, encore une fois, les "cocons" diocésains ne

sont pas des endroits luxueux ou forcément enviables. Je pense aussi aux luttes syndicales que vivaient les prêtres au travail, dans les transports par exemple. Des conditions de vie correctes étaient au cœur de leurs préoccupations et ils ont fait bloc avec leurs collègues de travail, mais de l'intérieur et pas pour eux-mêmes à priori. Dans le monde de la santé, les prêtres qui travaillent à l'hôpital respectent ou parfois subissent des horaires éprouvants et des cadences de plus en plus intensives. Comment être proches de ceux qui vivent là, malades ou soignants, sans vivre les mêmes rythmes ? Que signifie le fait d'accepter d'être dans les mêmes conditions ? Je pense que le rôle ou le signe posé n'est pas le même.

Ces trois questionnements et la demande que vous m'avez faite de témoigner sur le ministère et le travail, me font prendre conscience à nouveau de ceci : nos comportements, nos choix de vie, prêtres ou laïcs, nous situent par rapport aux gens. Ils nous en éloignent ou nous en rapprochent. Dans des moments forts, ils vont faciliter des paroles réciproques, des partages. Au quotidien, ils permettent de se connaître, de s'apprécier ou de se questionner, de n'être pas indifférents, ignorants, insignifiants les uns pour les autres. Il me semble que c'est essentiel pour la mission. ■

Je viens chercher Dieu dans notre humanité

**Propos recueillis
par Marie-Christine SER**



**René Marijon, 55 ans,
est diacre de la
Mission de France.**

**Avec son épouse
Claire, il est membre
de l'équipe Didyme
à la périphérie de
Grenoble, ni la ville,
ni tout à fait la campagne. Il travaille
depuis l'âge de vingt ans, actuellement
comme conducteur de travaux.**

Qu'est-ce que représente pour toi être diacre ?

René : Suis-je sûr de le savoir ? Un diacre, comme tout serviteur, ne se définit pas par ce qu'il "fait". Je n'ai pas à administrer des baptêmes, des mariages. Je suis devenu diacre parce que la rencontre de l'autre a sens pour Jésus Christ, et donc pour l'Église qui me fait témoin de cette rencontre. Et si je suis chrétien, c'est grâce à des non chrétiens qui m'interrogent sur ce que je vis de

ma foi, de ma relation aux autres, à Jésus Christ. Par là, je suis passé d'une foi d'adolescent à ma foi d'adulte.

Dans la démarche diaconale, l'important est "d'être avec". Je suis au milieu d'hommes et de femmes qui ont ou n'ont pas la foi. L'Église me demande d'être à l'écoute du monde où je suis immergé grâce à mon travail, ma famille, mes rencontres. Voilà ce qui me constitue diacre. Parce que je suis dans le monde, j'ai à rapporter à l'Église ce qui s'y vit ! Même si elle n'est pas toujours prête à entendre ce qui se vit hors d'elle-même. Pour moi, par rapport à tout chrétien "dans le monde", la particularité du diacre est d'être envoyé pour être le signe de ce monde pour l'Église. L'amour du Christ m'a conduit là. À cause de cet amour, j'ai été ordonné. J'ai la chance de vivre avec d'autres, dans la Communauté Mission de France et en équipe, la responsabilité de porter ce monde à l'Église. Comme tout chrétien, j'ai à présenter le monde où je vis dans ma prière.

Pour moi René, conduire une prière, c'est recueillir la vie de mes frères et sœurs et l'élever à Dieu. Récemment, une collègue de travail a perdu un enfant pour la deuxième fois. On m'a

demandé d'organiser sur notre lieu de travail un temps de prière. C'est notre cri que nous avons élevé ensemble. Pour le décès d'une employée de mairie écrasée par un camion, il y a eu une cérémonie civile. Ma présence a été celle d'un homme blessé. J'ai écrit ma révolte sur le registre, rien de plus. Selon moi, conduire la prière autour de ce petit enfant, écrire un mot sur le registre, ce sont des gestes du même ordre, dans la même réalité, avec le même poids. Je n'avais pas besoin d'une étole. C'est au nom de l'amour reçu de Dieu que j'ai à crier ma blessure de voir l'homme souffrir. « *J'ai entendu la misère de mon peuple* », dit Dieu à Moïse (Ex 3).

À la Mission de France, les prêtres exercent généralement un travail. Quelle différence y a-t-il entre vous, prêtres et diacres ?

René : Si j'ai accepté le diaconat, c'est justement parce que le ministère de prêtre-ouvrier existe et existera. Un prêtre qui travaille est un signe de l'Église. Elle envoie à l'extérieur d'elle-même celui qui la constitue, qui la rassemble, son ministre, son bien le plus précieux. Le prêtre

crée le lien de la communauté et en assume la responsabilité. La communauté se rassemble autour du ministère presbytéral. Le diacre, lui, est issu de la communauté. Je ne constitue pas la communauté. Sans prêtre, il n'y a pas de communauté. Les syndicalistes qui ont un prêtre comme compagnon de travail comprennent, même s'ils n'ont jamais mis les pieds à l'église, que l'Église est engagée là, que le prêtre constitue la base de l'Église, qu'il la signifie. C'est très important. Moi diacre, je ne suis pas le signe de l'Église, j'en suis un envoyé.

Quelle est la particularité du prêtre au travail ? En somme, alors que l'un et l'autre, diacre et prêtre, vous êtes au travail de la même façon, comme diacre tu es "témoin", alors que le prêtre est "signe" ?

René : L'Église, en envoyant un prêtre au travail, engage sa présence forte dans le monde. Le prêtre n'est pas là "en passant". Il vient, au nom de l'Amour de Dieu, se laisser bouleverser, traverser par ce que vit le monde. Il dit : « *ce que vous vivez est important, la communauté chrétienne*

m'envoie pour être avec vous, parmi vous ». Sa présence rejaillit sur la communauté, interpellant la foi même de l'Église parce que la rencontre avec l'autre bouleverse, déplace la foi. Une vraie rencontre ne se fait que dans la pâte humaine et au risque de la foi.

La particularité du prêtre au travail, c'est essentiellement l'inscription radicale dans l'humain. Étant immergé dans le monde comme n'importe qui, son service de prêtre est désacralisé. Il vit dans le concret d'une société sans Dieu.

Pourtant, alors même qu'on ne lui reconnaît pas de statut spécial, si on sait qu'il est prêtre, on le voit vivre en vérité. C'est là qu'il donne à voir ce qui le fait homme, parmi les hommes et les femmes, mais dans toute la force de son espérance en Dieu. Le prêtre au travail est ce signe là.

En conséquence, être "imprégné" du monde transforme l'eucharistie qui prend une tout autre qualité. Elle ne peut plus être seulement un rite, elle est habitée de ceux qui font notre quotidien, auxquels on s'est frotté. La différence est radicale. L'intuition des prêtres-ouvriers marque le monde du travail par ce lien intime entre la Vie et la Foi.

Plus de dichotomie possible. Il n'y a pas d'un côté Robert dans son église, et Robert à la pioche. Robert est le même homme quand il célèbre et quand il manie sa pioche !

Cela veut dire non pas : « je viens pour vous chercher », mais « je viens chercher Dieu dans notre humanité, pas ailleurs ».

Comme pour l'hostie dans le tabernacle, Dieu n'est pas assigné à résidence dans l'Église. Dieu est partout, en tous ! Et le visage de Dieu est fait des visages de tous, pas uniquement des chrétiens. C'est ça qui me fait vivre ! Comme amoureux de l'Homme et en cela, chercheur de Dieu. ■

Quelques flashes de jeunes prêtres et diacres



DEUX prêtres, Jean-Marc GALAU et Xavier DEBILLY, et un diacre, Jean-Christophe BRELLE, nous font partager leur quotidien.

Jean-Marc nous présente les évolutions importantes de son métier de facteur, figure connue si sympathiquement dans la population mais qui est soumis désormais à de multiples “pressions”.

Jean-Christophe, responsable de service dans un Conseil général, attire notre attention sur les « *différentes dimensions du service que comporte la fonction de cadre, avec les compromis que cela implique* ».

Les “interconnexions” de Xavier, “professeur de collège, apprenti théologien et prêtre en paroisse à Ivry”, demandent un travail d’unification personnelle important. Mais le ministère vécu de cette façon est « *peut-être un des modes que le Christ a choisi pour continuer à bâtir son corps et pour nous aider à comprendre que son peuple n’a pas de frontières* ».

Jean-François PENHOUE



Jean-Marc Galau, 38 ans, a été ordonné prêtre à la Mission de France en 2004.

« Par ces quelques lignes, je vais essayer d’esquisser ce qu’est la vie d’un facteur, métier que j’exerce depuis bientôt deux ans.

Un constat, la Poste est en pleine mutation, son statut évolue, elle se modernise. Aujourd’hui, elle se conjugue au pluriel :

- d’un côté, le bureau postal avec ses guichets et qui, depuis un an, s’appelle la “Banque Postale”, implanté au cœur de la ville ou de ses quartiers proches.
 - de l’autre, le courrier avec ses Centres de Distribution situés dans les zones industrielles. C’est de là que partent les facteurs. L’automatisation du tri fait qu’une machine est capable de trier par secteurs ; elle peut trier certaines lettres dans l’ordre de distribution du courrier.
- Au 1^{er} janvier 2008, l’ensemble du courrier sera ouvert à la concurrence.
- ses employés : des fonctionnaires et des agents contractuels CDD, CDI.

Tous ces bouleversements ont, bien entendu, des répercussions sur le métier de facteur, sur son image de proximité. Certes mon travail est moins pénible que les agents de propreté que je rencontre dans ma tournée. Néanmoins, c’est un travail répétitif, six jours sur sept. On est constamment debout. Que l’on soit en scooter ou en voiture, il nous faut s’arrêter et repartir entre 400 et 600 fois par jour, selon les tournées, pour distribuer lettres et colis. Gare aux chutes pour les scooters : certaines font mal !

Jusqu’à présent, le facteur effectuait plusieurs tâches dans son travail : tri, préparation de la tournée et distribution. Aujourd’hui, le métier de facteur s’achemine progressivement vers uniquement la distribution. Des tournées vont être supprimées, la charge de courrier à distribuer sera de plus en plus importante. Dans ces conditions, il semble difficile pour un facteur d’essayer de tisser du lien ; il lui faut aller vite s’il ne veut pas rentrer trop tard (hors du délai normalement prévu).

Dans les centres de distribution, la gestion du personnel se fait à flux tendu. Il n’est pas rare de voir, aujourd’hui, le courrier distribué un jour sur deux. Les remplaçants des facteurs titulaires ne sont pas en nombre suffisant ; la pression se fait

de plus en plus sentir ; ils partent souvent en tournée avec l'équivalent de deux jours et alternent les tournées à remplacer ; le plus souvent, ils finissent leur semaine sur les rotules. La pression existe aussi auprès des agents en maladie, donc fragiles. Dernièrement, une collègue, le jour de sa reprise après six mois de congé maladie, a été reçue par le chef d'établissement qui lui a fait part de son regret de l'avoir prise en CDI, un an plutôt. Durant mon accident de travail, j'ai du subir la pression du même chef d'établissement, qui sans cesse me rappelait que mon absence créait des mécontentements de la part de mes clients, et m'incitait vivement à reprendre le travail ; il lui est même arrivé de mettre en doute les capacités de mon docteur à me soigner !

Enfin, à la question "comment j'engage mon ministère de prêtre dans ma vie professionnelle", je suis tenté de dire qu'il est trop tôt pour moi de parler de fécondité, de fruits. Ma position est avant tout une position d'écoute, un lieu de résurgence. Quand je fais la distribution, les gens parlent ; je suis au milieu ; je n'y suis pas insensible ; j'essaie de les écouter. Sans trop savoir comment l'exprimer aujourd'hui, je sens bien que ce quotidien partagé, que mon "enfouissement" travaillent

ma foi, mon ministère. Partager simplement les espérances, les peines des personnes qui m'entourent m'invite à plus d'intériorité dans ma vie spirituelle, à découvrir sans cesse ce Dieu invisible si loin et si proche. Ma rencontre de ceux et celles que je rencontre s'en trouve forcément modifiée. Bref, je ne suis pas le mieux placé pour parler de fécondité, le mieux placé, c'est cet homme ou cette femme compagnon de route dans l'ordinaire de ma journée qui peut dire ou pas, les fruits qu'ensemble nous partageons. »



Jean-Christophe Brelle, 43 ans, marié et père de famille, a été ordonné diacre à la Mission de France en 2005.

« Trois mots me viennent à l'esprit pour évoquer ma vie de diacre dans mon boulot au Conseil Général : discrétion, compromis, service.

Discrétion, pour trois raisons, plus ou moins articulées entre elles :

- le service public est, par règle et par tradition, un lieu de laïcité ;

- dans mes relations de travail, principalement avec des collègues “subalternes”, je n’ai pas le droit de faire état de mes convictions ni de mes opinions personnelles ; ce devoir de réserve, je pourrais le vivre de façon plus souple dans des relations “horizontales”, mais celles-ci sont trop épisodiques pour qu’il y ait un vécu commun qui ouvre à un partage en profondeur ;
- je suis, par tempérament, plutôt réservé, surtout quand il s’agit de ce qui m’est intime.

Compromis : les décisions que je prends (dans l’organisation du service, les choix techniques, etc.) ou les avis que je donne à ceux qui décident (dans la préparation du budget, les priorités entre les projets), sont le plus souvent le résultat de compromis entre d’un côté la bonne gestion de l’argent public, la qualité du service rendu, et de l’autre, la prise en compte des personnes dans leurs aspirations, leurs faiblesses... ou même leur créativité. L’attention aux personnes avec qui je travaille peut être un point de repère, mais il n’est pas toujours possible d’en faire le critère prioritaire des décisions.

Au-delà du service – indirect – que nous essayons de rendre ensemble aux habitants du Val-de-Marne, et dont j’assume ma part tant bien que

mal dans un contexte politique, réglementaire, organisationnel complexe, j’essaie de vivre mon autorité comme un service, plus particulièrement de deux manières :

- service de la vérité, quand certains essaient de masquer des insuffisances ou des négligences professionnelles derrière un discours soit agressif, soit “plaintif” (« je n’ai pas assez de moyens ») ; il s’agit de trouver les mots justes qui permettent de se refaire confiance, face à une réalité décevante assumée ;
- service des plus “petits”, des moins qualifiés, ou des plus en difficulté dans leurs fonctions, notamment quand leur chef direct porte une appréciation exclusivement négative sur leur travail ; il s’agit alors de chercher ensemble comment les faire progresser, en les impliquant dans l’effort collectif de qualité.

Comme tant d’autres, j’essaie de tenir ces différentes dimensions du service que comporte la fonction de cadre, avec les compromis que cela implique, sans pouvoir se dire de façon certaine ce que l’Évangile commanderait dans telle situation, sans faire de bruit... mais en cherchant en toutes circonstances un chemin d’humanité. ☞



Xavier Debilly, 32 ans, a été ordonné prêtre à la Mission de France en 2006.

« *L'interconnexion est suspendue en Gare du Nord. Veuillez emprunter le réseau de surface* ». La voix de l'agent RATP prend un ton offusqué pour préciser que si le RER n'ira plus au nord de Paris, c'est à cause du « *caillassage d'une rame à la gare du Blanc-Mesnil* ». Tiens donc, c'est justement là que je vais travailler en ce matin de novembre 2005. Depuis plusieurs jours, à la suite des événements de Clichy, le quartier du collège est en ébullition. J'apprendrai d'ailleurs en arrivant, après un peu de marche à pied, d'attente et de correspondances de bus, que le gymnase a brûlé pendant la nuit. Et durant plusieurs jours encore, les bus arrêteront de desservir le quartier dès la tombée de la nuit.

Beaucoup d'articles, de reportages, d'analyses ont décrit et cherché à comprendre ce qui s'est passé pendant ces nuits d'émeutes. Je ne tiens pas à revenir dessus. Simplement les événements spectaculaires de novembre 2005 ont mis en évidence certains aspects de la réalité quotidienne dans laquelle j'ai

été envoyé par l'Éducation nationale comme prof d'histoire-géo, et par la Mission de France comme prêtre au travail. Et la principale de ces évidences est que les problèmes "d'interconnexions" ne sont pas qu'affaire de transports en commun. Ne vivons-nous pas dans une société aux espaces cloisonnés ? Quand des élèves nous font voir la réalité avec leurs yeux, ça laisse difficilement indifférent. Un cours de géographie sur la population en Afrique : « *La plupart des habitants en France, c'est des Africains, pas des Français.* » Une sortie dans Paris : « *Ça se voit trop qu'on vit dans un quartier de pauvres.* » Un contrôle raté : « *C'est normal qu'on soit nul, on n'est que des Mouloud.* » L'image qu'ils ont du quartier, du collège et d'eux-mêmes n'est pas très resplendissante. Elle est certainement la source de bien des incompréhensions et des violences qui font aussi notre quotidien. Heureusement que ce genre de quartier est aussi plein de gens qui, dans les associations, les écoles, les différents services publics, essayent de faire vivre le lien social à l'intérieur même du quartier, à l'échelle de la ville ou même de la société tout entière. Participer à ce travail est, par bien des aspects, passionnant.

Il y aurait certainement matière à développer la métaphore de "l'interconnexion" sociale. Les

collègues et tous les gens qui vivent ou travaillent au cœur de ces réalités auraient sans doute bien des choses à dire. Mais voilà que “l’interconnexion” qu’il m’est demandé de vivre a des aspects pour le moins originaux. Un prêtre en paroisse (aumônerie des jeunes, célébrations de messes, de mariages, de baptêmes), apprenti théologien (en maîtrise de théologie dogmatique et fondamentale à l’Institut catholique de Paris) qui prend le RER pour aller travailler dans un collège... Ce n’est pas tous les jours facile de trouver une unité, surtout quand la difficulté du travail oblige à ne plus compter les heures de présence au collège (réunions entre collègues, convocations de parents, etc.), et que dans le même temps, les sollicitations des paroissiens se font pressantes (« *On a déjà plus beaucoup de prêtres, à quoi ça sert qu’ils aillent travailler ?* »). Le tiraillement est parfois tendu.

Peut-être finalement que l’unité habite ces heures de déplacements quotidiens (aux intercon-

nexions capricieuses...), ces passages d’une rive à l’autre, ces allers-retours entre le service de l’Église visible et rassemblée, diocésaine et paroissiale, et le service d’hommes, de femmes, de jeunes dont Dieu seul sait de quelle manière ils font partie de son peuple, de quelle manière ils vivent eux aussi des semences du Verbe et des prémices du Royaume.

À la suite des apôtres, une part importante du ministère des prêtres se vit sans doute dans cette tension : rassembler dans l’Eucharistie ceux en qui la Parole a pris chair par leur baptême, tout en essayant de rester attentif à la manière dont la Parole et l’Esprit travaillent le cœur de toute réalité humaine. Vivre ce ministère d’Église dans les richesses et les pesanteurs de la vie paroissiale et de la vie professionnelle est peut-être un des modes que le Christ a choisi pour continuer à bâtir son corps et pour nous aider à comprendre que son peuple n’a pas de frontières. ”

Des prêtres au travail aujourd'hui, pourquoi ?

Joël Chérif, 54 ans, est prêtre de la Mission de France. Il travaille en usine dans le traitement de surface des métaux, tout en étant curé de la paroisse, dans l'équipe de mission de Gennevilliers (92).

Laurent Villemin, 42 ans, est prêtre du diocèse de Verdun et professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris.

Yves Petiton, 54 ans, prêtre de la Mission de France, est supérieur du séminaire. Il travaille comme médecin en IME*.

Marié et père de famille, Hughes Ernoult, 54 ans, médecin en PMI, est membre d'une équipe de mission à Bussy-Saint-Georges (77).**

* IME : Institut médico éducatif

** PMI : Protection maternelle et infantile



Dominique Fontaine : Parler du ministère de prêtres au travail, c'est déjà parler du travail lui-même et de la façon dont il est vécu dans la société.

La situation du travail a beaucoup changé depuis l'envoi des premiers prêtres-ouvriers en 1943, et même depuis le redémarrage en 1966. Pouvons-nous d'abord, dans un premier temps, caractériser quelques-uns de ces changements ?



Joël Chérif : Il y a un premier changement fondamental, c'est le rapport au capital. Je travaille dans une entreprise où c'est encore

une famille qui possède le capital. C'est le propriétaire qui est le patron. Il a son bureau dans l'entreprise, il connaît les employés, c'est lui qui est là pour les réunions du Comité d'entreprise. Mais dans la plupart des entreprises aujourd'hui, le capital est détenu par des fonds de pension ou une banque ; c'est un directeur qui est nommé. Cela change les rapports sociaux. On n'a plus l'impression de participer à quelque chose sur lequel on a prise. Dans la classe ouvrière il y a 50 ans, on avait le sentiment de participer à la construction de la société.

Le rapport à l'objet a changé, lui aussi. Auparavant, on participait à la création d'un objet, même si le travail était fractionné. Aujourd'hui, c'est fini.

Là où je travaille, on fait du traitement de surface des métaux. Avec des machines de plus en plus complexes, il faut du personnel compétent, donc une certaine stabilité dans le personnel, pour la production et aussi pour le contrôle. Quand j'ai commencé ma carrière il y a plus de trente ans, on fabriquait du stock. Aujourd'hui, il n'y a plus de stock, il n'y a que des commandes. Il y a des entreprises qui n'ont qu'un jour de stock d'avance ; d'où l'importance de la logistique. C'est un changement considérable dans le système de production. Je suis dans une entreprise où les 3x8 ne s'imposent pas. Or on en vient aux 3x8 pour les chaînes les plus rentables. Et cela pèse sur tout, sur la santé, sur la vie de famille. On ne récupère plus.



Laurent Villemin : On voit bien la domination du capitalisme financier. Le capital va au plus offrant, sans critères à long terme. Le travail lui-même perd du sens. Cela donne une plus grande valeur au salaire. Quand on ne construit plus

quelque chose par son travail, on compense par le seul salaire. C'est avec le salaire qu'on espère créer quelque chose, en dehors du travail.



Yves Petiton : On est dans un double langage, qui rend le rapport au travail plus compliqué : on s'aperçoit que le travail reste un lieu essentiel où l'on s'inscrit dans la vie sociale. D'un autre côté, les 35 heures ont insisté sur le fait qu'il n'y a pas que le travail dans la vie. Mais elles ont parfois déstructuré les équipes de travail. Je le vois bien à l'hôpital. Il y a un manque de personnel criant par rapport à la charge de travail, et cela ne tient que parce qu'un grand nombre de soignants ont encore la mentalité du métier-vocation.



Hughes Ernoult : La CFDT a fait une étude sur le stress des cadres et des employés dans le travail. On trouve des situations comparables dans le privé et dans le public. L'étude montre une pression : pression sur le travail, pression de la flexibilité, pression du chômage... Dans le privé, on bosse pour ne pas être viré. Si tu dis non, la

boîte risque de fermer. On a l'impression d'être toujours dans la survie. On est toujours menacé. Dans la fonction publique, la menace, c'est la restriction des crédits, donc des emplois, avec une charge de travail qui augmente. Il y a une situation folle : les gens qui travaillent le font sous une pression grandissante, et d'autres n'ont pas de travail du tout. Certains passent alternativement de l'inactivité à la suractivité, et de toute façon sous la menace permanente. La précarité devient un outil de management pour augmenter les rendements.

Laurent Villemin : C'est lié à une précarité sociale d'ensemble. Dans la société des années 50, il y avait une certaine stabilité : les systèmes de protection par la famille, les groupes sociaux étaient plus forts. Le travail participait à l'identité sociale.

Joël Chérif : La désyndicalisation joue aussi : le syndicat était un lieu de reconnaissance et le signe qu'on pouvait avoir prise sur la production. Il me semble que l'une des raisons de la désyndicalisation, c'est que les gens considèrent aujourd'hui qu'ils n'ont plus prise.

Dominique Fontaine : Nous venons de parler des difficultés nouvelles dans le monde du travail aujourd'hui. Nous avons insisté aussi sur le fait que le travail reste un lieu essentiel où l'on s'inscrit dans la vie sociale. C'est important à redire. Il y a un caractère éminemment positif du travail, qui s'inscrit dans une théologie de la création, que des théologiens comme le Père Chenu ont mis en avant grâce à leurs liens avec les premiers prêtres-ouvriers.

Que pouvons-nous dire maintenant du ministère des prêtres au travail dans le contexte ecclésial actuel ?

Joël Chérif : Beaucoup de prêtres aujourd'hui revendiquent leur ministère comme un travail professionnel. C'est étonnant. Je n'avais jamais entendu cela. Aujourd'hui, pour eux, être prêtre, c'est un métier¹.

Yves Petiton : Pour moi, c'est lié au fait que dans la société française, être prêtre, ça ne veut plus rien dire. Beaucoup de nos contemporains n'ont pas de représentations du prêtre. Dans

l'imaginaire social, ce n'est plus une identité. Hier, être prêtre-ouvrier, c'était significatif par différence avec les autres prêtres. On savait ce qu'était un prêtre, aujourd'hui non.

Hugues Ernoul : L'abbé Pierre incarnait une figure du prêtre, mais paradoxalement, il ne travaillait pas comme prêtre, il ne faisait pas « le métier de prêtre ».

Dominique Fontaine : Il représente pourtant une figure assez traditionnelle du prêtre engagé dans la vie sociale, comme St Vincent de Paul, Lamennais, le Père Joseph... et justement les prêtres-ouvriers.

Laurent Villemin : La question du métier de prêtre est liée aussi aux changements dans le travail dont nous avons parlé. Le prêtre en paroisse, pour exister socialement, doit définir son existence en termes de compétences et de tâches. Donc il va revendiquer pour son activité paroissiale le terme de métier. C'est moins un changement dans les tâches qu'il a à remplir qu'un

1. cf la recension du livre de Céline Béraud *Le métier de prêtre*, p. 81.

changement dans la constitution de son identité personnelle.

Hughes Ernoult : Auparavant c'était l'inverse : le fait d'être prêtre qualifiait ce qu'il faisait de sacré. Dans la mystique des prêtres-ouvriers au départ, le travail devenait sacré par la présence du prêtre au boulot dans l'usine.

Laurent Villemin : Ce changement est lié aussi à une évolution de la théologie du ministère. Beaucoup ont tendance aujourd'hui, dans l'Église, à définir le ministère plutôt par l'objet du ministère que par l'identité du ministre, à savoir s'il est ordonné ou non. Il y a une désacralisation du prêtre et on peut ouvrir d'autres ministères, parce qu'il y a une multiplicité de tâches. On voit l'intérêt de cette évolution mais aussi ses limites : en insistant sur l'objet du ministère, on surfe sur une vague qui limite le ministère à l'activité que l'on fait. On définit l'identité à partir de l'activité.

Joël Chérief : Pourtant dans les discours officiels, on a souvent l'inverse : on nous redit toujours que ce qui compte dans le prêtre, ce n'est pas ce qu'il fait mais ce qu'il est.

Hughes Ernoult : C'est vrai que l'on ne peut pas parler complètement en termes d'activités pour les prêtres. Ceux-ci considèrent quand même que la fidélité à leur engagement a une valeur intrinsèque, et les chrétiens aussi gardent ce regard sur les prêtres.

Joël Chérief : Je voudrais insister sur un changement radical entre notre situation et celle des premiers prêtres qui sont partis au travail. Ils quittaient un univers de forteresse pour « aller de l'autre côté du mur ». Aujourd'hui, on est dans la perméabilité. Nous sommes traversés de toute part.

Hughes Ernoult : Avant, il y avait un clivage social entre deux cultures. Pourtant, les clivages persistent, mais ils ne sont plus au même endroit. Le clivage est à l'intérieur même de la vie des chrétiens : ils sont divisés entre leur vie sociale et leur vie ecclésiale. Les mêmes personnes qui sont prises dans des contradictions de consommation, de profession, quand elles viennent à la paroisse le dimanche, cela n'existe plus, cela n'a plus rien à voir. Je trouve que le rapport entre la foi et la vie sociale a régressé. Les différents aspects de leur vie ne se rencontrent pas.

Yves Petiton : On connaît par exemple des scientifiques qui sont très rationnels dans leur discipline mais en même temps fidéistes, voire fondamentalistes au plan de la foi.

Joël Chérif : Je ne suis pas sûr qu'on puisse dire : pour ces gens, cela n'a rien à voir. Dans mes responsabilités pastorales, j'entends les gens me dire, quand ils parlent de leur vie au travail : « je ne sais pas comment faire. » La question du témoignage chrétien est présente, mais on n'en a pas « les billes ». Sauf un peu dans les relations interpersonnelles. Je rencontre des chrétiens qui parlent de leur foi avec tel ou tel collègue dans leur travail, quand l'occasion s'en présente.

Je me souviens d'une rencontre des prêtres du diocèse, où l'un d'eux a dit : *« On a un savoir faire quand les gens viennent nous demander un baptême ou un mariage. Mais aider les gens à vivre leur foi dans le travail, ça, on ne sait pas faire. »* Cela m'a frappé. C'est bien vrai.

Hughes Ernoult : C'est d'autant plus grave que, comme nous l'avons dit, le travail reste l'épreuve de la vie sociale. C'est encore plus vrai quand le travail est menacé. Alors, si la foi ne

s'inscrit pas dans la réalité, quel avenir aura-t-elle ? Car évangéliser, ce n'est pas d'abord proclamer la foi, c'est rendre le monde plus évangélique.

Laurent Villemin : C'est vrai. Mais il ne faut pas oublier qu'avec le travail, il y a d'autres épreuves de la réalité qui sont en question aujourd'hui : la relation de couple, l'éducation des enfants. Cela vous le portez aussi, grâce à la création de la Communauté Mission de France.

Yves Petiton : N'oublions pas pourtant qu'il y a des chrétiens qui réfléchissent à leur vie au travail, en particulier dans les mouvements comme l'ACO, l'ACI, le MCC, le CMR. Le problème est le lien pas toujours évident entre ces mouvements ou groupes et les paroisses.

Joël Chérif : Je voudrais apporter un autre élément : il y a quelque chose qui n'est plus en débat aujourd'hui dans l'Église, c'est la foi. Aujourd'hui, on va « au cœur de la foi », mais ce « cœur » n'est pas « mis en travail », il n'est pas exposé aux questions. Et ensuite, on s'étonne qu'il n'y ait que 51 % des Français qui se disent catholiques. Comme la foi n'est plus mise en travail, il

n'y a pas d'écho pour les gens qui ne sont pas dans l'Église. La non-foi des gens ne questionne pas assez la foi des chrétiens.

Laurent Villemin : Je comprends ainsi cette évolution : les chiffres montrent une précarité ecclésiale, que nous vivons. La réduction du nombre de prêtres est une conséquence de la réduction du nombre de baptisés et de pratiquants. Cette précarité ecclésiale entraîne un risque réel de recréer une culture ecclésiale. Comme laïcs, diacres ou prêtres, nous pouvons très bien vivre uniquement à l'intérieur d'activités de l'Église, qui absorbent toute notre énergie, notre pensée et nos heures disponibles. Et finalement, on n'entend plus que d'autres choses se vivent ailleurs et que la foi est interrogée encore plus radicalement qu'il y a 20 ou 30 ans. On est en train de revenir à une séparation Église-monde différente, mais bien réelle.

Cette perte de ce que j'appelle l'historicisation du contact avec le réel est un peu moins forte pour des laïcs et des permanents d'Église, comme je le disais tout à l'heure. Car pour eux, il y a la vie de couple, les gamins. Ils ne peuvent pas être totalement sur Mars. Mais quand tu es

prêtre, tu peux très bien être complètement dans du fonctionnement intra-ecclésial. Comment alors se fait le contact au réel, qui est pourtant essentiel dans la foi chrétienne et l'adhésion à Jésus-Christ ?

C'est une des questions que pose le prêtre au travail à celui qui est uniquement dans des tâches ecclésiales : comment s'opère cette "historicisation", essentielle à la construction de soi comme sujet, essentielle à la foi et au service de l'Évangile ?

Hughes Ernoul : L'enjeu dépasse la personne du prêtre et la survie de sa foi et de sa bonne santé humaine. Le ministère structure l'Église, de manière symbolique et très concrète : quand des prêtres ne sont pas inscrits d'une façon ou d'une autre dans ce contact avec le réel, c'est la communauté qui risque de créer une petite culture ecclésiale, où même les laïcs peuvent désinvestir la famille et le métier pour se réaliser dans l'Église. C'est là que je retrouve le clivage dont je parlais.

Laurent Villemin : Je te poserais bien la question : en quoi as-tu besoin de prêtres au travail ?

Hughes Ernoul : Pour répondre, je me tournerai d'abord vers Jésus. Je me rends compte que Jésus a inscrit lui-même l'annonce de sa Bonne Nouvelle dans la réalité concrète de son temps, par exemple en guérissant les malades. Il n'a pas dit à ses disciples : « je vous enseigne ce qu'il faut faire, allez guérir et racontez-moi ce qui s'est passé. » Il est allé au turbin, il a partagé avec eux ce "travail" de rendre évangélique le monde.

Dans les Actes des Apôtres, on parle de l'« enseignement des apôtres ». Or cette activité d'enseignement comprend habituellement une rencontre, souvent fortuite, un acte social, une guérison par exemple, l'annonce de la mort/résurrection de Jésus, et le retour dans la communauté pour raconter ce qui s'est passé et entraîner la communauté à vivre la même chose. On a un schéma en plusieurs temps : rencontre non calculée, inscription de la Bonne Nouvelle dans la société, annonce explicite au nom de quoi on agit et célébration communautaire.

L'articulation apôtres/communautés ne se fait pas par une répartition des activités et notamment, pas en termes internes/externes. Un exemple : quand on crée les diacres (Ac 6), on les crée au service interne de la communauté pour le par-

tage. Et l'humour de Luc nous les montre ensuite grands annonceurs de l'Évangile, comme Etienne et Philippe. Cela nous interdit de faire un clivage par activités. Cela empêche le modèle : le prêtre évangélise par procuration confiée aux laïcs.

Laurent Villemin : D'accord, mais peux-tu préciser en quoi toi, laïc, tu as besoin de prêtres au travail ?

Hughes Ernoul : Parce que je risque de me "cliver" dans l'autre sens. Dans le travail qui est le mien, si je ne m'investis pas complètement, je ne vauds rien, je ne suis pas reconnu comme quelqu'un qui mouille sa chemise. Or si je rentre ensuite dans l'Église et que j'y trouve une culture fermée, je ne vais pas y exprimer ce que je vis dans mon travail, je ne vais pas y apporter les questions de ma foi interrogée par le travail, puisqu'il n'y a pas d'endroit pour le faire.

Je trouve que le travail de relecture de nos vies dans la foi ne se fait pas de la même manière si on est ou non au travail. Dans mon travail de médecin, il y a des chefs de service qui n'ont plus gardé d'activité clinique. Leur travail est uniquement d'aider les praticiens à relire leur pratique

professionnelle. Ils ne “relisent” pas de la même manière que ceux qui continuent à “faire” avec les collègues. Ceux-ci ne relisent pas en situation d’extériorité. J’essaye pour ma part de résister à cette tendance à prendre des distances avec le travail clinique. Cela m’oblige à déléguer. Je pense qu’il en est de même dans l’Église.

Laurent Villemin : Je te comprends, mais j’ai peur qu’on raisonne à partir d’un dysfonctionnement. Peut-on justifier à partir de là la présence de prêtres au travail ? Je pense qu’on aurait besoin de prêtres au travail, même si l’Église faisait bien son travail d’accompagnement des chrétiens dans les multiples dimensions de leur vie.

Hughes Ernoult : Pour moi, ce qui fait que l’Église n’est pas un tout uniforme mais un corps articulé, c’est justement cette articulation entre un peuple et des ministres (des ministres ordonnés, dans notre Église catholique). Si on veut fabriquer une Église coupée du monde, il n’y a pas besoin de prêtres au travail. Si on veut construire une Église ouverte, il faut que l’ensemble – articulé – aille se confronter à la réalité. C’est le contraire de la définition des ministères

par les tâches. Nous sommes attelés à la même tâche. Pour moi, le modèle, c’est Jésus et ses apôtres, puis les apôtres et la communauté. C’est le modèle structurant.

Yves Petiton : On peut situer cela aussi au plan de la foi elle-même. Aujourd’hui, nous constatons une attente religieuse et une quête spirituelle fortes. Pour que la proposition de la foi que nous faisons soit vraiment chrétienne, il faut qu’elle soit portée par la communauté comme Corps du Christ, comme corps articulé apôtres/disciples, par cette « *communauté d’interprétation* » (LAC n° 237, p. 58), comme nous le disions à l’université d’été. Sinon, on a affaire à une “association des amis de Jésus” : on pourra bien alors ouvrir à une dimension transcendante, elle ne sera pas signe du Dieu chrétien, c’est-à-dire d’un Dieu qui se mouille dans l’histoire. D’où l’importance de prêtres diversement situés : les prêtres sont chargés, d’après Vatican II, non seulement de rassembler la communauté, mais de « rassembler la famille de Dieu » (Vatican II *Presbyterorum ordinis* n° 6). Or, « à faire partie de la famille de Dieu, toute l’humanité est appelée. » (Cf. *Lumen Gentium* n° 13.)

Joël Chérif : Mettre en rapport notre situation et celle des Actes des apôtres, c'est faire référence à une situation qui n'est pas la chrétienté. Or justement, les prêtres-ouvriers sont apparus parce qu'il y a eu la prise de conscience que nous ne sommes plus dans un régime de chrétienté. Comme du temps des premiers chrétiens, quelques-uns confessaient Jésus-Christ et la masse, non. Mais, en plus, Dieu n'est plus la clé de voûte de la société, des pouvoirs et même des choix des personnes. C'est une situation qu'on n'a jamais connue dans l'histoire occidentale.

Laurent Villemin : La question du ministère des prêtres au travail ne peut être séparée de la théologie du ministère des prêtres, dont les turbulences sont liées justement à la sortie de chrétienté.

Pour moi, l'intérêt des prêtres au travail, c'est que les autres prêtres ont besoin d'eux. De même que les prêtres au travail ont besoin qu'il y ait d'autres manières d'exercer le ministère de prêtre. Le texte conciliaire sur « *le ministère et la vie des prêtres* » est très fort. Il est bon de le relire :

« *C'est pour coopérer à la même œuvre que tous les prêtres sont envoyés, ceux qui assurent un*

ministère paroissial ou supra paroissial, comme ceux qui se consacrent à un travail scientifique de recherche ou d'enseignement, ceux-là mêmes qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière – là où, avec l'approbation de l'autorité compétente, ce ministère est jugé opportun – comme ceux qui remplissent d'autres tâches apostoliques ou ordonnées à l'apostolat. Finalement tous visent le même but : construire le Corps du Christ. » (P. O. n° 8).

Ce texte révèle un changement théologique, dont la Mission de France est un signe : Le Concile parle des prêtres et non du prêtre. On a encore du mal à penser les prêtres comme un corps, un presbyterium. Or, à mon sens, c'est essentiel pour ne pas penser les choses en termes d'opposition. Ce qui donne sens à la mission de chaque prêtre, c'est l'appartenance à un corps de prêtres. C'est tout ce corps qui entre en rapport avec l'ensemble du peuple de Dieu.

Le Concile nous a aidés aussi à préciser ce rapport. Dans l'organisation des rapports chrétiens, il y en a qui rappellent aux autres que la foi est reçue, que nous ne nous donnons pas la foi, que la Révélation est un don de Dieu à l'humanité. Et parce que nous sommes des êtres sociaux, nous avons besoin que cela soit inscrit socialement. Le

ministère ordonné marque cela. Les prêtres sont associés au ministère des évêques, qui trouve son origine dans celui des apôtres, par qui nous avons reçu la foi venant de Dieu. Ce que je trouve original dans l'Église catholique, c'est d'aller jusqu'à l'inscription sociale de cette réalité théologique.

Joël Chérif : C'est vrai. Mais aujourd'hui, dans le presbyterium, qui a besoin des prêtres au travail ? Je constate que notre voix ne manque pas. Pourquoi ne manque-t-elle pas ? Je pense qu'il y a d'abord le fait que la foi n'est pas vraiment "en travail". Et à cause de cela, ce que nous pourrions apporter n'est pas entendu ni attendu.

Laurent Villemin : Il y a aussi une autre raison : dans le corps des prêtres, les prêtres au travail sont l'ultra-minorité. Et en plus, une minorité dérangeante, parce qu'ils ne sont pas dans le modèle dominant. On fait comme si on pouvait fonctionner sans eux. On le voit bien à l'occasion des appels de prêtres. Des évêques disent : « *Vu la situation actuelle, je ne vais pas vous envoyer au travail. On ne peut plus se payer ce luxe.* » Et c'est malheureux que la voix des prêtres au travail ne manque pas.

Yves Petiton : Dans d'autres périodes, la polarité d'ouverture de l'Église a été assurée par des ordres religieux, qui se situaient de façon transversale par rapport aux communautés géographiques. Or les fondateurs de la Mission de France n'ont pas voulu en faire un ordre religieux. Pourquoi ? Le cardinal Suhard et le Père Augros se sont dit que, s'il y a aussi des prêtres au travail qui sont engagés dans la mission, cette mission de toute l'Église ne peut être pensée de façon marginale.

Laurent Villemin : Un prêtre au travail, c'est toute l'Église qui est au travail, disons-nous. Le prêtre, par son ordination, a une fonction fédératrice. C'est un créateur de liens.

Hughes Ernoul : Ce lien joue aussi avec les laïcs qui sont au travail. Le fait qu'il y ait même un seul prêtre au travail donne une autre portée au fait que des laïcs y soient. Quand ils sont au travail, le prêtre "dit" que l'Église a quelque chose à voir avec cet engagement dans le travail professionnel ; il le rappelle aussi à ceux qui sont au travail par nécessité. Il oblige la communauté à vivre ce rapport au monde et y engage l'Église. Il fait un travail de lien avec les autres prêtres, mais aussi

avec tout le peuple des chrétiens au travail. Que des prêtres continuent à entendre, du cœur de leur ministère, la profondeur des transformations du monde, c'est important. Les diacres participent aussi à cette fonction si, dans leur ministère diaconal, le travail est inclus dans leur mission.

Dominique Fontaine : Justement, que pouvons nous dire du ministère diaconal par rapport au ministère des prêtres au travail ?

Yves Petiton : Prêtres et diacres, nous sommes marqués par notre ordination. Des diacres mariés vivant la conjugalité et l'éducation des enfants ne sont pas perçus comme les autres ministres. Les diacres sont identifiés au Christ dans la figure du service, d'où leur attention aux gens qui sont à la marge. Cela ne se vit pas dans la communauté de la même manière que les prêtres, qui ont la responsabilité de la communauté comme Corps du Christ. On n'a pas encore assez entendu dans l'Église comment les diacres sont habités par leur ministère.

Laurent Villemain : Une des chances du diaconat est d'avoir ouvert un chemin vers une pluralité de ministères ordonnés. C'est la possibi-

lité de revenir à une situation des premières communautés jusqu'au 12^e siècle. Pour que les diacres puissent jouer leur rôle, il faut garantir une multiplicité de missions possibles : le ministère dans le travail professionnel ne peut être le modèle unique du diaconat. Il peut y avoir d'autres missions. Ne nous hâtons pas trop vite de donner une figure unique au diaconat.

Hughes Ernoul : Cette diversité, on la retrouve pour les prêtres. C'est intéressant qu'un grand nombre de prêtres au travail aient aussi une responsabilité pastorale, sous une forme paroissiale ou une autre. Cela a toujours existé à la Mission de France. C'est une richesse de la Communauté Mission de France que les prêtres soient situés différemment par rapport au travail. La théologie du service reste essentielle. Mais à l'intérieur de cette diaconie, le ministère diaconal se cherche. C'est un peu tôt pour dire ce que c'est. Par exemple, il me semble que les diacres n'ont pas la même figure de vocation que les prêtres : les diacres n'ont pas été appelés au ministère au même moment de leur vie que des prêtres. Leur rapport au travail est différent. Il est rare qu'on demande à un diacre de changer de travail quand il est ordonné.

Dominique Fontaine : C'est vrai que tout cela crée des différences entre prêtres et diacres. Mais il y a quand même un soubassement, un socle commun aux ministères ordonnés. Faut-il rappeler que les prêtres et les évêques ont été ordonnés diacres et ont à s'en souvenir ?... Dans l'eucharistie, les ministres ordonnés rappellent que c'est le Christ qui est au cœur : les évêques et les prêtres rappelant que Jésus « donne sa vie pour la multitude » et les diacres, qu'il lave les pieds de ses disciples et qu'il est parmi nous « comme celui qui sert ».

Laurent Villemin : Je voudrais ajouter que le travail de la foi est un travail d'unification de soi et d'unification de l'humanité. Le lien fondamental est le lien qui résulte d'une foi en « *l'unité du genre humain* » (*Lumen Gentium*). Pour nous chrétiens, l'unité de l'humanité est fondamentale.

Puisque nous évoquons l'eucharistie, j'insisterai sur l'eucharistie comme facteur de lien pour la communauté, mais aussi facteur de l'unité du genre humain. On risque de passer complètement à côté si on focalise uniquement sur l'eucharistie comme rassemblement dominical de la communauté.

Joël Chérief : J'ai toujours pensé que c'est l'annonce de l'Évangile qui convoque l'«*ecclesia*». Quand je suis au travail, c'est aussi pour l'«*ecclesia*». Je suis, comme prêtre, responsable du rassemblement de la communauté des disciples, même si concrètement ça ne prend pas forme complètement ; l'enjeu est bien celui-là. Il n'y a pas simplement le rapport ministère et travail, il y a aussi la médiation ecclésiale. Le problème est, aujourd'hui, dans l'Église et non d'abord dans le ministère. L'Église cherche sa figure et ne l'a pas trouvée pour demain.

Laurent Villemin : Oui, mais la médiation ecclésiale ne prend pas une figure unique. Elle se joue dans différents lieux. Par exemple, il me semble que le presbyterium est un lieu de médiation. Il me semble aussi que la Communauté Mission de France comme telle est une médiation ecclésiale. Elle vous permet de créer des équipes de laïcs, diacres et prêtres qui partagent ensemble la même mission, qui font «*travailler*» la foi, elle est une de ces médiations ecclésiales que nous cherchons. Je trouve que c'est une chance pour un diocèse d'avoir des équipes de gens qui ont fait un même choix, qui vont être

ferments d'Église et qui vont enraciner la mission de l'Église dans la société. C'est une figure originale de l'Église aujourd'hui, d'autant plus nécessaire qu'elle est minoritaire. Cette figure est aussi une des conditions pour que les prêtres au travail ne soient pas isolés et n'apparaissent pas comme des francs-tireurs.

Hughes Ernoult : Tu montrais bien, dans le texte du Concile que tu as cité, que le ministère des prêtres n'a pas valeur en lui-même mais dans le lien qui unit les ministres. Le presbyterium est bien le lieu de communion autour de l'évêque : c'est là que les différents ministères vécus par les prêtres sont en communion. Il faudrait voir comment cela joue pour les diacres, et encore d'une autre façon pour les laïcs.

Dominique Fontaine : Avec la Communauté Mission de France, cette communion est vécue de façon nouvelle entre nous. C'est passionnant et porteur d'avenir. Mais cela demande à être réfléchi pour que tous puissent trouver leur juste place : laïcs, diacres et prêtres. En tout cas, cette communion est fondée sur le ministère de la Parole, que portent les évêques, les prêtres et les diacres : faire que l'Église se construise à partir de la parole reçue du Christ ; et cette parole comporte le récit des transformations de la foi vécues dans la rencontre et le dialogue, transformations que nous recevons comme venant de l'Esprit Saint. Or un lieu emblématique où se réalise ce "travail de la foi" qui construit l'Église reste bien aujourd'hui le travail professionnel. Et cela, le ministère des prêtres au travail nous le redit, et le redit à toute l'Église, aujourd'hui encore. ■

Le prêtre et le travail professionnel



**Le Père Daniel
Labille, évêque de
Créteil, est membre
de la commission
épiscopale de la
Mission de France.**

par Mgr Daniel LABILLE

Au départ, pour continuer sa mission, Jésus a choisi des hommes et il les a envoyés dans le monde entier. La mission que l'Église confie aux prêtres est aussi une tâche d'homme dans laquelle ils sont invités à déployer toutes leurs qualités pour les mettre au service de la croissance du peuple qui leur est confié. Elle est aussi le lieu de leur sanctification, comme c'est aussi le cas pour les autres états de vie : le mariage ou la vie monastique, par exemple, sont tout à la fois des chemins d'humanisation et aussi une façon particulière de vivre l'Évangile et de suivre le Christ.

Jésus, en envoyant ses disciples deux par deux, demande à ceux qui les accueillent de pourvoir à

leur nourriture et à leur logement car un ouvrier mérite son salaire (Luc 10, 7). Saint Paul souligne le cas où il ne veut être à charge de personne à Corinthe (2 Co 11, 9) en fabriquant des tentes (Act. 18, 3).

Dès les origines

Avec la multiplication des communautés chrétiennes, on voit apparaître des prêtres qui, comme dans l'Ancien Testament, vont se consacrer surtout au culte. Au Moyen-Age, des prêtres sont même ordonnés uniquement pour célébrer des messes de suffrage pour les morts. Mais en même temps, dans les communautés monastiques, les prêtres et les frères se consacrent à la prière et au travail des champs ou au travail intellectuel (ora et labora). Les ordres mendiants, puis les congrégations missionnaires vont se répandre d'abord en Europe, puis dans tous les continents découverts par les navigateurs pour y annoncer l'Évangile à la manière des apôtres.

Ces religieux et ces missionnaires vont développer des écoles, des universités, des hôpitaux et multiples services sociaux pour aider les hommes à se libérer de l'ignorance, de la maladie, de la misère. Ils ont sans cesse allié la prédication de

l'Évangile et le développement humain de façon très professionnelle : ils sont prêtres mais aussi enseignants, médecins, linguistes, infirmiers, en vivant avec la population.

Il ne semble pas qu'il y ait eu de grands débats sur le prêtre et l'engagement professionnel. Il s'agit de travailler au salut de tout homme en raison même de sa ressemblance avec Dieu et à sa dignité de fils. Évangéliser et humaniser sont allés de pair.

Un nouveau départ missionnaire

La question s'est posée à nouveau lorsque des Papes, des évêques et des prêtres ont pris conscience que la société industrielle et la sécularisation avaient créé de nouvelles terres de mission. Pie XI disait que la matière sortait ennoblie des ateliers et les hommes, avilis.

Le Cardinal Suhard dénonçait le mur qui séparait l'Église des ouvriers et l'Abbé Godin publiait son livre *La France, pays de mission ?*. Face à cette situation, le Cardinal Suhard demanda à un sulpicien, le Père Augros, de fonder à Lisieux un séminaire qui formerait des prêtres préparés pour la mission dans ces nouvelles zones d'incroyance en monde ouvrier, en monde rural ou chez les chercheurs. Il fondait en

même temps la Mission de Paris. Il parut évident à beaucoup, dès le départ, que cette mission appelait les prêtres à vivre en proximité avec les hommes et les femmes de ces milieux dont l'Église était loin en partageant le même travail, les mêmes solidarités et les mêmes conditions de vie. Cet envoi a été perçu par certains aussi comme une prise de distance avec la mission vécue dans les paroisses ou les mouvements de laïcs. Il a été accueilli par beaucoup d'hommes et de femmes des milieux populaires comme un signe de proximité avec celles et ceux qui vivaient dans la société les situations les plus aliénantes. Instinctivement, la vie de ces prêtres a été référée à celle de Jésus qui a pris la condition des hommes, qui ne s'est pas mis à part et qui a rejoint les plus blessés et les plus marginalisés de la société de son époque.

Avec le temps, un certain nombre de points qui faisaient difficulté se sont éclairés.

D'abord, sur les motivations de l'envoi de prêtres-ouvriers ou de prêtres au travail : il semble clair que dès le départ, il s'agissait d'épouser la condition des hommes à la façon du Christ pour partager leurs conditions de vie, mais aussi les raisons de vivre comme croyant. Il s'agissait, grâce à ce compagnonnage, d'être de ceux qui pouvaient permettre à des hommes ou à des femmes d'expé-

rimer et d'identifier la présence du Christ dans leur vie par le partage du travail et des différents engagements qui y sont associés : syndicat, vie associative, vie de quartier, etc. Ils étaient proches, mais différents, sinon il n'y avait plus d'annonce possible. Après mai 68 en France, est venue quelquefois avec « Échange et dialogue » se greffer la revendication pour le prêtre d'être un homme comme tout le monde. Cela a parfois brouillé les motivations apostoliques du départ.

Une Église présente au monde

Il est vite apparu important que les prêtres-ouvriers ou les prêtres au travail se sentent partie prenante du presbyterium de leur diocèse, même si les modalités d'exercice de leur ministère étaient différentes. La mission est commune, les façons de la vivre sont différentes pour pouvoir rejoindre les différentes catégories de la population du diocèse. Il n'y a pas les prêtres de la "mission" et les prêtres de "l'institution". Tous sont institués prêtres par le même sacrement de l'Ordre. Tous sont envoyés pour vivre leur ministère de façon à rejoindre au mieux les hommes et les femmes que l'évêque leur confie : dans certains cas cela peut passer par l'en-

gagement dans une profession. Dans ce cas, cela permet au prêtre de mieux comprendre et rejoindre des personnes qui ne seraient pas rejointes sans cette proximité ; cela permet aussi de signifier à toute une population que l'Église a le souci de ces personnes qui peuvent s'estimer en marge ou abandonnées. On a pu constater en particulier que l'arrêt des prêtres-ouvriers en 1954 a été perçu par beaucoup comme l'abandon d'une expérience qui voulait manifester que Dieu aime tous les hommes.

Il est aussi important aujourd'hui que les prêtres-ouvriers ou les prêtres au travail puissent vivre leur ministère en lien avec des laïcs, des diacres et des religieux, par exemple dans des missions ouvrières locales. Des chrétiens estiment que cette forme de présence au monde éloigné de l'Église est le propre des laïcs ou des diacres. Est-il nécessaire que des prêtres s'investissent dans une profession alors que les paroisses ou les mouvements apprécieraient leur présence et leur collaboration ? Cela nous renvoie à plusieurs aspects de la mission et de la sacramentalité de l'Église dans le monde. L'Église se rend présente au monde à la fois par ses ministres et par ses fidèles, les uns et les autres étant appelés à être le ferment dans la pâte. Ensemble, ils sont appelés aussi à être signe de salut et d'espérance pour les

hommes grâce à l'amour mutuel qui les rassemble au cœur des réalités humaines. L'Église ne peut être reconnue comme l'Église du Christ uniquement par les prêtres, mais par les prêtres en lien avec d'autres membres du corps présents sur le terrain. Il se peut que là seront présents un prêtre et des religieuses, là une communauté de prêtres avec des engagements différents, là un prêtre et quelques foyers chrétiens, là c'est un relais d'entreprise avec un prêtre. Comme les modalités d'exercice du ministère sont différentes, les figures de l'Église sont variées.

Aujourd'hui où les vocations de prêtres sont peu nombreuses, où la plupart des séminaristes quittent une profession pour devenir prêtres, l'exercice du ministère des prêtres devient moins diversifié : la majorité est affectée au service des paroisses avec en plus, des engagements dans les aumôneries de jeunes ou de mouvements. Les prêtres qui exercent leur ministère avec un engagement professionnel sont moins nombreux, ils appartiennent le plus souvent à des ordres religieux ou à des sociétés de prêtres plus investies dans ce modèle de ministère. Cela ne veut pas dire que la mission vécue de cette façon soit obsolète, car l'Église est toujours loin de bien des hommes et des femmes de notre société. Là aussi, il manque des ouvriers pour la moisson. ■

Quand des prêtres travaillent comme Paul



Prêtre de la Mission de France, Arnaud Favart, 53 ans, est à Boussac dans la Creuse.

par Arnaud FAVART

*« C'est en travaillant nuit et jour
pour n'être à la charge d'aucun de vous
que nous vous avons annoncé l'évangile de Dieu »
1 Th 2, 9*

PAUL a travaillé de ses mains. En plusieurs circonstances il a justifié ce choix avec la détermination qu'on lui connaît. Quel prêtre-ouvrier n'a-t-il pas été affermi dans sa vocation en lisant ces lignes de Paul ? L'apôtre des païens, le missionnaire intrépide de l'évangile, a aussi été un travailleur infatigable. Dans ce monde antique où le travail manuel semblait plutôt réservé aux esclaves ou aux populations défavorisées, voilà qui

ne manque pas de surprendre. Comme il y a de quoi s'étonner de voir un pharisien aussi instruit de l'Écriture exercer le métier de tisserand. Paul a appris probablement à travailler le cuir pendant ses études, comme c'était l'usage chez les étudiants pour payer l'école. On sait peu de choses sur le temps que Paul a consacré au travail, sinon par des allusions répétées qui traversent ses lettres.

Que des prêtres consacrent encore une part de leur vie au travail reste toujours une interrogation pour l'Église. La naissance des prêtres-ouvriers a été une histoire douloureuse. Elle n'est plus conflictuelle aujourd'hui, mais il en reste si peu. On pourra se demander pourquoi l'engagement missionnaire au travail de Paul n'eut pas la même postérité que sa réflexion théologique et pastorale. D'ailleurs, pourquoi n'a-t-il pas souhaité pour ses compagnons de mission, pour les Tite, Timothée, Silas ou Barnabé, ce qu'il tenait si fort pour lui-même ?

Le modeste parcours que voici ne répondra pas suffisamment à toutes ces questions. Il voudrait simplement croiser ce que dit Paul lorsqu'il parle de son travail, avec les références communément citées lorsque nous parlons de notre engagement professionnel. Les uns se déclarent

prêtres-ouvriers, d'autres se disent plus volontiers prêtres au travail, d'autres encore parlent du lien entre ministère et travail salarié. À deux millénaires de distance, le rapport au travail et à l'économie est bien sûr très différent. Pourtant un souffle a traversé les siècles, une inspiration prophétique demeure. Aussi valable que soit le statut du clergé, aussi réels que soient les services rendus par les ministres du culte, des prêtres renoncent, au nom de la mission, à des avantages qu'ils pourraient légitimement revendiquer. Dans la France sécularisée, le souvenir des privilèges de l'Église et du clergé reste un sujet sensible, capable de faire obstacle à l'évangile du Christ.

Quand nous parlons d'un tel engagement, quels sont nos appuis scripturaires ? Quand nous rendons compte de nos choix professionnels, à quelles sources du Nouveau Testament aimons-nous boire ? Je propose d'explorer cinq pistes :

- Partager la condition commune comme tout le monde
- Tisser des relations, vivre un compagnonnage
- Rejoindre par le travail d'autres milieux sociaux, d'autres peuples
- Vivre le ministère d'annonce de l'évangile
- Manifester un autre visage de Dieu

INCARNATION

homme au milieu des hommes

Chez Paul le choix est clair, c'est celui d'un travail manuel. Même s'il a été mis à part pour annoncer l'évangile, il tient à gagner son pain comme tout le monde. C'est un urbain, il connaît la condition du travail en ville, plus que les travaux de la campagne. Telle fut sans doute la condition du fils du charpentier de Nazareth dans ses jeunes années : assumer sa condition humaine au milieu des hommes, vivre le lot de la condition commune. Chaque être humain se construit dans un métier, qui procure une dignité, un statut social et une indépendance.

1 Th 4,11-12

Ayez à cœur de vivre dans le calme, de vous occuper de vos propres affaires et de travailler de vos mains comme nous vous l'avons ordonné, pour que votre conduite soit honorable au regard des gens du dehors et que vous n'ayez besoin de personne.

2 Th 3,7-8

Vous savez bien comment il faut nous imiter : nous n'avons pas vécu chez vous d'une manière désordonnée. Nous n'avons demandé à personne le pain que nous avons mangé, mais dans la peine et la fatigue, de nuit et de jour, nous avons travaillé pour n'être à la charge d'aucun de vous. Qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger.

COMPAGNONNAGE

Être avec

À Corinthe, Paul travaille durant la semaine chez Priscille et Aquilas, ses employeurs. Ils partagent logement, nourriture et travail. Chaque sabbat, il prend part à l'office de la synagogue et annonce l'évangile. Le travail permet de tisser des relations. Nous entrons dans une communauté de destin avec les collègues de l'entreprise, les compagnons de chantier ou d'atelier. Des liens privilégiés peuvent se créer avec un milieu particulier comme le monde ouvrier, avec une corporation comme les saisonniers dans le monde de l'hôtellerie. Des solidarités se nouent au cœur d'une cité industrielle, d'une zone géographique, d'un syndicat.

Ac 18,1-3

En quittant Athènes, Paul se rendit à Corinthe. Il rencontra là un juif nommé Aquilas, avec sa femme Priscille. Paul entra en relations avec eux et comme il avait le même métier – c'étaient des fabricants de tentes – il s'installa chez eux et il y travaillait.

En d'autres passages Paul a exprimé avec force ce désir de partager pleinement la vie des hommes et de se faire proche des autres. Il sait qu'il pourrait bénéficier d'un salaire pour prêcher l'évangile. Le gain qu'il préfère, ce n'est pas le salaire auquel il pourrait légitimement prétendre. Il veut offrir gratuitement l'évangile pour mieux gagner des frères. Il a choisi les moyens de se faire proche des juifs, de fréquenter les hors-la loi (ici la loi religieuse), d'être pauvre avec les pauvres.

I Co 9, 19-22

Libre à l'égard de tous, je me suis fait juif avec les juifs ; comme si j'étais sans loi, avec ceux qui sont sans loi ; j'ai partagé la faiblesse des faibles, je me suis fait tout à tous, à cause de l'évangile.

L'APPEL DES LOINTAINS *passer sur l'autre rive*

« *Passé en Macédoine !* » C'est le grand appel symbolique à franchir les frontières, à passer pour la première fois en Europe. À Antioche, on s'était déjà étonné que l'Esprit ait parlé aux païens (Actes 10,47). Lorsque Paul arriva en Macédoine et gagna la ville de Philippes, il aurait voulu subvenir à ses besoins en travaillant. La forte personnalité de Lydie, la marchande de pourpre, en décida autrement. Elle le força d'accepter l'hospitalité pour lui et ses compagnons. Loin d'en abuser à son profit, il s'appuya sur cette communauté locale capable de le soutenir dans d'autres fondations comme en Achaïe. Paul exprimera toujours son vœu constant de rejoindre d'autres peuples jusqu'à Rome et en Espagne, les extrémités de la terre. Migrant parmi les migrants, il est bien rare qu'il quitte une ville sans encombre. Il sait ce que veut dire être expulsé et reconduit à la frontière. Emprisonné à plusieurs reprises, il partagea également

Ac 16, 9-10

« Une nuit Paul eut une vision : un macédonien lui apparut, debout, qui faisait cette prière : « *Passé en Macédoine, viens à notre secours !* »... Nous étions convaincus que Dieu venait de nous appeler à y annoncer la bonne nouvelle. »

I Co 11,8-9

J'ai dépouillé d'autres Églises, acceptant d'elles de quoi vivre pour vous servir. Et lorsque j'ai été dans le besoin pendant mon séjour chez vous, je n'ai exploité personne, car les frères de Macédoine ont pourvu à mes besoins.

la peu enviable condition carcérale. Dépassant le cadre strict du travail, l'apôtre n'a pas ménagé sa peine à rejoindre d'autres milieux sociaux, d'autres cultures. On est impressionné par sa généreuse capacité à côtoyer des esclaves sur le port de Corinthe, des prisonniers à Philippes ou Césarée, des étudiants à Ephèse, des femmes de la haute société à Thessalonique, des migrants sur les routes et les bateaux, des intellectuels à Athènes.

Ga 1,15-17

Celui qui m'a mis à part, et m'a appelé par sa grâce a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les païens, aussitôt... je suis parti pour l'Arabie.

UN MINISTÈRE D'ANNONCE DE L'ÉVANGILE une charge confiée

« *La bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.* » Jésus annonçait l'évangile au rythme d'une population rurale. Paul use de la course, il vit à l'allure des urbains. Mais l'attitude, pleine de délicatesse envers les pauvres, reste similaire. Il tient de nul autre que le Christ sa liberté de parole et d'action. En travaillant il se garde de composer avec des auditeurs plus aisés, plus influents. En bien des circonstances l'apôtre revient sur son engagement : rien ne doit faire obstacle à l'évangile, l'argent en particulier. Les plus faibles doivent recevoir l'évangile gratuitement. Tout prêtre sait bien qu'il n'annonce pas l'évangile de son propre chef. Il a reçu une mission à laquelle il se consacre entièrement et bénéficie légitimement d'une indemnité pour lui permettre de vivre décemment. Paul connaît l'enseignement de Jésus aux 72 disciples envoyés en mission : « *Tout travailleur mérite son*

1 The 2,9

C'est en travaillant nuit et jour, pour n'être à la charge d'aucun de vous, que nous vous avons annoncé l'évangile de Dieu.

1 Co 9,14-18

Le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'évangile de vivre de l'évangile. Moi, je n'ai usé d'aucun de ces droits... Annoncer l'évangile n'est pas un motif d'orgueil pour moi. C'est une nécessité qui s'impose à moi : malheur à moi si je n'annonce pas l'évangile. Si je le faisais de moi-même, j'aurais droit à un salaire ; mais j'y suis contraint, c'est une charge qui m'est confiée. Quel est donc mon

salaire » Luc 10,7. Si l'on se souvient que « salaire » tient son origine dans le mot sel, le choix singulier de Paul ne manque pas de sel. Curieusement, il ne semble pas imposer ce choix à ses compagnons de route, à ses collaborateurs.

salaire ? C'est d'offrir gratuitement l'Évangile que j'annonce, sans user des droits que cet évangile me confère.

Oui libre à l'égard de tous...

QUEL VISAGE DE DIEU ?

Quel visage de Dieu émerge du témoignage de Paul quand il évoque son travail ? Au cours d'adieux déchirants aux anciens de l'Église d'Ephèse, Paul confie dans la prière ce qui a compté pendant ces trois années vécues parmi eux : servir le Seigneur en toute humilité et rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu. Travailler n'est pas une fierté pour garder jalousement son indépendance, c'est renoncer à convoiter le bien des autres et venir en aide aux autres. La peine et le travail ont façonné sa prière sous une autre forme. Quand Dieu nous expose à la dernière place, cela tisse une spiritualité. En Jésus, Dieu lui-même a pris cette place. Paul sème, fonde et plante, mais c'est Dieu qui fait grandir, c'est lui qui donne la croissance. Ainsi l'intendant des mystères de Dieu ne peut se targuer de la réussite, mais d'accomplir fidèlement sa volonté.

Ac 20, 34

« Je n'ai convoité l'argent, l'or ou le vêtement de personne. Les mains que voici ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons. Je vous l'ai toujours montré, c'est en peinant de la sorte qu'il faut venir en aide aux faibles et se souvenir de ces mots que le Seigneur Jésus a lui-même prononcés : il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

I Co 4,1-12

Intendants du mystère de Dieu... c'est à cause de vous, frères, que j'ai présenté cela sous une autre forme... À cette heure encore nous avons faim, nous avons soif, nous sommes nus, maltraités, vagabonds, et nous peinons en travaillant de nos mains.

I Co 3, 6-7

Ainsi celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien : Dieu seul compte, lui qui fait croître. Celui qui plante et celui qui arrose, c'est tout un, et chacun recevra son salaire à la mesure de son propre travail.

Pris d'entre les hommes pour leur être envoyé...

Dans le cadre de ce numéro, nous avons pensé, pour la rubrique “Sources”, à des extraits du décret de Vatican II sur le ministère et la vie des prêtres. En effet, il y est affirmé que « *les prêtres se doivent à tous les hommes et qu'ils ont à leur faire partager la vérité de l'Évangile dont le Seigneur les a fait bénéficier.* » On pourra relire l'intégralité de ce § 4...

J'ai préféré revenir à un texte qui figure dans les sources directes de l'aventure de la Mission de France : la lettre pastorale du Cardinal Suhard écrite pour le carême de l'année 1949 et intitulée : “Prêtres dans la cité”.

Il n'est pas sûr que la théologie actuelle du ministère prenne à son compte celle du Père Suhard qui insistait sur la médiation du prêtre dans sa participation à l'unique médiation du Christ et sur le sacrement de l'ordination comme un “caractère” conçu, sur le modèle d'un sceau et de son empreinte, comme une transformation de l'être de l'homme ainsi consacré...

Reste que les intuitions du *Prêtre dans la cité* n'ont rien perdu de leur valeur dans un monde bien plus avancé dans la sécularisation qu'il ne l'était au sortir de la guerre.

**Présenté
par
Jean-Marie Ploux**

La logique profonde du texte se fonde sur l'articulation johannique de l'être dans le monde sans être du monde. C'est pourquoi l'auteur dit que le prêtre n'est ni un "ange" ni un "magicien" ni un être désincarné ni un "surhomme". Qu'est-il donc ?

« Le prêtre n'est pas *hybride*. Il n'est pas "neutre", c'est-à-dire, au sens étymologique du mot, "ni l'un ni l'autre". Bien loin de cette indifférence désabusée, il est pour ainsi dire à la fois des deux camps, (i.e. l'homme et Dieu) passionné pour l'un et pour l'autre. (...)

Si le Christ "fait ainsi de ses ministres un feu brûlant" (Ps. 103,5), c'est "pour que ce feu s'allume sur la terre" (Luc 12,49). "Je ne suis pas venu apporter la paix... mais le glaive." (Mc 10, 34).

Comme le Christ, le prêtre apporte à l'humanité un bienfait sans égal : celui de l'*inquiéter*. Il doit être le "ministre de l'inquiétude" ; le dispensateur d'une soif et d'une faim nouvelles. Comme Dieu "il appelle la faim sur la terre" (Ps. 104, 16). Il ne s'agit pas ici, c'est évident, de semer une peur malade dans des consciences déjà exacerbées par la vie moderne. L'inquiétude que doit semer le prêtre, c'est cette crainte de Dieu, ce tourment de l'infini, qui a fait pousser aux mystiques et aux penseurs de tous les temps, des cris d'appel si bouleversants.

La révolte qu'il prône, c'est l'insurrection des consciences ; l'ordre qu'il vient troubler, c'est le calme apparent qui couvre les iniquités et les haines. (...) Fonction paradoxale : prophète de l'Être achevé, il en reflète dans les civilisations qui passent, la

paix souveraine et la stabilité. Prophète du Dieu *vivant*, il n'admet plus le repos qui serait la mort – il se doit d'être artisan du devenir, du jaillissement, dans l'intimité des personnes comme dans le déroulement de l'histoire. Et dès lors, on peut le dire sans contradiction : sa manière de semer l'ordre, c'est de le mettre en cause ; sa façon propre d'obéir aux lois des hommes, c'est d'en appeler sans cesse à la Loi de Dieu. (...)

« Pris d'entre les hommes, ... le prêtre est établi pour les hommes. » Affirmation majeure. Le prêtre est séparé de ses frères : mais c'est pour leur être envoyé. Il est l'homme de Dieu : mais pour devenir l'homme des hommes. Pas de médiation sans ces deux aspects simultanés. Répétons-le : les pouvoirs du prêtre ne sont pas tournés vers lui-même : ce sont des pouvoirs "ordonnés", orientés à la rédemption du monde. S'il a partie liée avec Dieu, il a aussi partie liée avec le genre humain. (...)

Être prêtre au *xx^e* siècle, cela ne consistera donc ni à copier servilement des formes jadis valables, ni à innover par principe, mais à traduire le message en termes contemporains. En bref, le prêtre doit s'adapter. On se tromperait fort – on le fait pourtant parfois – en se figurant que cette adaptation consiste à *imiter* servilement les mœurs contemporaines. Ce n'est pas parce qu'un prêtre utilisera les derniers perfectionnements de la technique ou lira au jour le jour les dernières publications, qu'il aura, par le fait même, l'audience de son entourage. Sans doute, aujourd'hui plus que jamais, il a le devoir d'être à l'avant-garde de la pensée et de la culture. Mais si cette information ne procède pas et ne

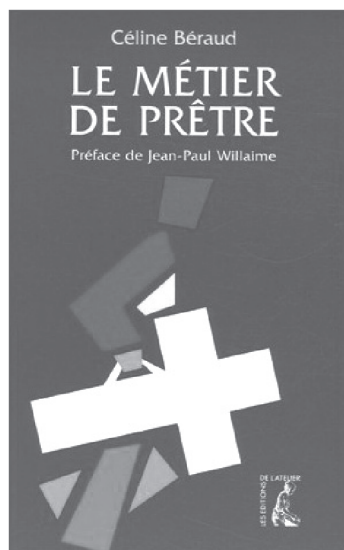
s'accompagne pas d'une compréhension plus profonde qui le fait coïncider *du dedans* avec les misères ou les aspirations de ses compagnons, ceux-ci ne le reconnaîtront pas pour l'un d'eux.

Mais, mis en garde contre une conception littérale de l'adaptation, il ne faudrait pas tomber dans une erreur symétrique, mais plus grave : arguer de ce que le prêtre est l'homme de tous pour en conclure qu'il ne doit être l'homme d'aucun ; qu'il ne doit pas se spécifier. Ce serait la négation même du principe de saint Paul : "Juif avec les Juifs, faible avec les faibles, afin de les gagner tous à Jésus-Christ." (I Cor. 9, 20.22) Ces mots, souvent cités, définissent la double tâche qui incombe à l'apôtre en général et au prêtre en particulier : un renoncement et une acquisition. Un *renoncement* à ses particularités propres : éducation, goûts, culture et même langue maternelle. Mais aussi un *emprunt* à ceux qu'on veut évangéliser. On leur dispense l'essentiel : l'Évangile et la vie divine. On prend ce qu'ils donnent : des façons de comprendre, de sentir inconnues jusqu'alors. Ainsi du prêtre : fidèle à donner, il sera docile à recevoir. Il ne croira donc pas son message trahi parce qu'il aura été traduit dans une langue nouvelle ; il ne croira pas déchoir en se faisant accepter. Ce n'est pas parce qu'il est "signe de contradiction" qu'il doit se faire "provocateur". L'opposition qu'il rencontre, comme témoin de Dieu, ne doit être le fondement d'aucun raidissement clérical, d'aucune aigreur vindicative, d'aucun sectarisme obtus, aussi impuissants que ridicules. Loin d'entretenir la coupure, le prêtre fera tout pour faire aimer en lui le vrai visage du Christ et pour renverser le "mur de séparation" (Ephés. 2, 11-14). »

Céline Béraud

Le métier de prêtre

Paris, Les Éditions de l'Atelier, 2006, 157 p.



Être prêtre aujourd'hui serait-il un métier ? La figure du prêtre catholique pourrait-elle se définir à partir d'un statut et d'une catégorie socio-professionnelle ? C'est le pari de Céline Béraud, sociologue, membre du Centre d'études interdisciplinaires des faits religieux, qui livre un travail d'objectivation du prêtre diocésain (ni le prêtre salarié ni le prêtre-ouvrier ne sont pris en compte). Son livre,

Le métier de prêtre, invite, à partir d'entretiens et d'observations dans des paroisses et des aumôneries de deux diocèses menés entre 1996 et 2004, à voir comment le sacerdoce peut être analysé comme une profession. Bien que plus d'un clerc préfère au terme de « métier » celui de « vocation », attestant de son caractère irréductible à toute approche profane, force est de constater que le prêtre est considéré pour les pouvoirs

publics (INSEE, Sécurité sociale, etc.) comme un actif ordinaire et possède un statut administratif.

La professionnalisation de la condition cléricale ne se réduit bien évidemment pas à son seul statut administratif. Il faut la saisir à travers le rôle qu'il joue dans la société. On est loin du prêtre « homme-orchestre » des années soixante, décrit par Joseph Rogé dans son ouvrage *Le simple prêtre*. Depuis une vingtaine d'années, les diocèses ont dû procéder à des regroupements de paroisses et faire appel à la collaboration de diacres et de laïcs. Devant cette complexification de la division du travail religieux (p. 79), le prêtre d'aujourd'hui « organise et régule le jeu des responsabilités dans le

champ religieux » (p. 71). Devenu « prêtre itinérant », sa fonction s'apparente à un « travail de cadre ». Un tel contexte le contraint à trouver les moyens d'assumer ses responsabilités et de renouveler sa formation afin que son ministère sacerdotal puisse demeurer efficace (p. 82).

Dans le cadre des recompositions d'ensemble du monde catholique, le prêtre réinvente son sacerdoce, notamment en le professionnalisant, pour faire face aux demandes sociales et aux attentes contemporaines. Il reconfigure son rôle et s'adapte en fonction des diverses situations auxquelles il doit faire face (multifonctionnalité : mise en forme rituelle, accompagnement spirituel, expertise éthique). Mieux,

en faisant prévaloir des aspirations d'accomplissement personnel (droit au bonheur, revendication d'un espace privé), il re façonne « l'idéal vocationnel », du moins l'infléchit considérablement.

Prêtre, un métier ? Oui, si le prêtre est reconnu comme compétent et efficace dans la division sociale du travail et s'il sait, comme le souligne Jean-Paul Willaime dans la préface, « avec professionnalisme et charisme », le faire reconnaître en paraissant heureux dans ses façons de le mettre en œuvre. Oui encore, si l'on considère que ce nouvel état presbytéral est révélateur aujourd'hui des transformations à l'intérieur de l'institution ecclésiale.

Nathalie Viet-Depaule

Bulletin d'abonnement 2007

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE
BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2007**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire ☐ 30 €de soutien  38 €**Offre pour les moins de 35 ans** non abonnés **16 €****Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire** **13 €**

de soutien  **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque ☐ **bancaire** ☐ **postal**

de : _____ €

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

NOM, Prénom, Adresse :

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économe
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58

